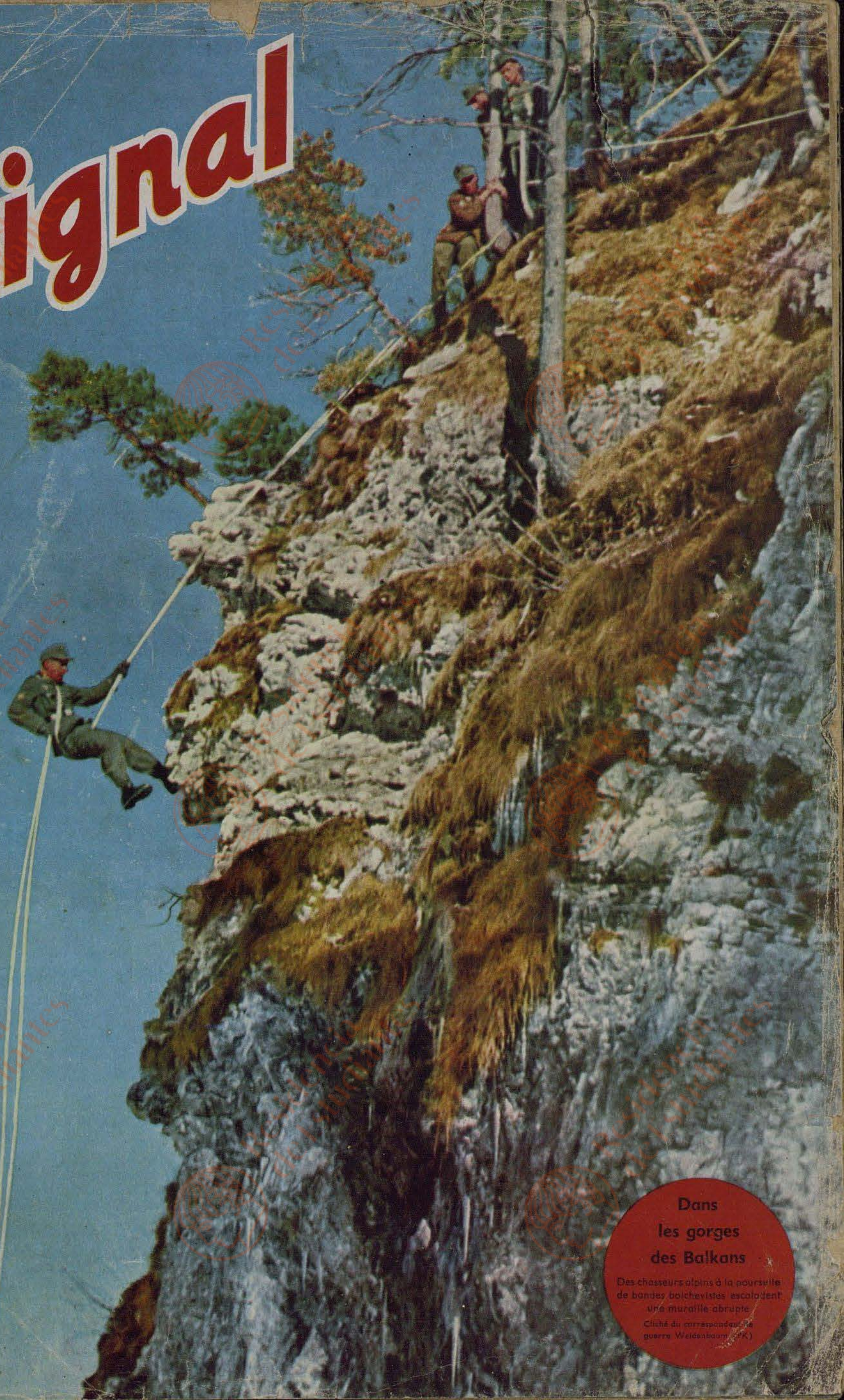


N° 8
7 frs

SIGNAL - NUMERO 8 - 1944

Belgique 50 s. / Pays-Bas 30 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 25 lei / Serbie 10 dinars / Suède 55 ate / Suisse 40 centimes / Tchécoslovaquie 3 cour. / Turquie 15 kurus / Styrie méridionale, Marche de l'Est 50 Pt.
Danemark 50 s. / Espagne 50 s. / Finlande 50 s. / France 7 fr. / Hongrie 70 fillor / Italie 3 lire / Japon 50 s. / Norvège 50 s. / Pays-Bas 30 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 25 lei / Serbie 10 dinars / Suède 55 ate / Suisse 40 centimes / Tchécoslovaquie 3 cour. / Turquie 15 kurus / Styrie méridionale, Marche de l'Est 50 Pt.

Signal



Dans
les gorges
des Balkans

Des chasseurs alpins à la poursuite
de bandes bolchevistes escaladent
une muraille abrupte.
Cliché du correspondant de
guerre Weidenbaum (F.K.)



Dans les forêts de Carélie

A l'aide d'un explosif qui se présente sous la forme d'une inoffensive ficelle autour d'un tronc d'arbre, les sapeurs du génie préparent le barrage d'une voie. L'explosion coupe l'arbre proprement, sans le déchiqueter. C'est une méthode rapide, dont l'efficacité s'est confirmée bien des fois au cours de rudes combats dans les forêts de Carélie

NOUVELLES

d'hier et d'aujourd'hui

Épilogue au meurtre de Pucheu

Immédiatement après la conférence de Téhéran, „Signal“ considéra le discours de Smuts comme plus important que toutes les conférences récentes. L'homme d'Etat sud-africain y avouait pour la première fois qu'à l'avenir les Soviets régneraient sur l'Europe entière, si l'on arrivait à se débarrasser de l'Allemagne. Aujourd'hui, „Signal“ affirme que l'exécution de Pucheu est au nombre de ces événements dont les conséquences seront incalculables.

VOICI plusieurs mois déjà que, dans une carrière de gravier près de l'aérodrome d'Alger, l'ancien ministre français de l'Intérieur, Pucheu, a été fusillé sur l'ordre du général de Gaulle. Cet événement mérite bien un épilogue.

Pucheu n'était pas diplomate de carrière mais industriel. Ingénieur, il occupait un poste élevé dans la direction des usines Renault. Dans cette fonction, il fit la connaissance de l'amiral Darlan et, vers la fin de 1940, devint l'un de ses confidents les plus intimes. Et Pucheu fut bientôt nommé ministre de l'Intérieur du gouvernement de Vichy. Lorsqu'en 1941, la guerre fut déclenchée contre le bolchevisme, ce fut Pucheu qui, ministre, autorisa la fondation de la Légion des volontaires français contre le bolchevisme. Mais son rôle à Vichy ne fut que de courte durée. Il commença à conspirer avec le général Giraud pour suivre, plus tard, ce dernier ainsi que Darlan à Alger, lorsque ceux-ci, séduits par les promesses des Américains, changèrent de drapeau. C'est au printemps 1943 que Pucheu devait jouer avec Giraud, un rôle important à Alger.

Le procureur général de Staline

Au début de l'été 1943, la propagande communiste commença à se développer en Afrique du nord. Elle exigea bientôt l'arrestation et la condamnation de Pucheu. A ce moment, de Gaulle était déjà arrivé à Alger. Ne se voyant pleinement reconnu ni par l'Amérique ni par l'Angleterre, il se tourna vers les Soviets et les communistes. Vers la fin de l'été, il fit écrouer Pucheu, cédant à la pression des communistes. Peu de temps après, Vychinski, ancien procureur général des Soviets, débarqua à Alger. Celui-ci avait dirigé les procès retentissants de Staline en 1937. Et quelques semaines plus tard, les communistes d'Alger exigeaient un semblable procès contre Pucheu. Vychinski lui-même ne s'y mit point en évidence. Dans le calme de sa villa luxueuse du quartier de Mustafa Supérieur, surmontant la ville, il parcourut, de ses yeux froids cachés derrière son pince-nez, l'acte d'accusation. Ce dernier correspondait exactement au modèle de ses procès moscovites. Il pouvait le mettre de côté avec un sourire satisfait.

L'arrêt de la cour martiale acquitta Pucheu de l'accusation d'avoir conspiré contre la sûreté de l'Etat. Mais elle le déclara coupable d'avoir favorisé la Légion antibolcheviste et d'avoir

collaboré avec l'Allemagne. Ainsi, Pucheu fut exécuté parce qu'il avait soutenu la lutte contre le bolchevisme.

Une condamnation à mort terroriste

Peu après, le périodique anglais „Tablet“ déclarait qu'un tel procès portait atteinte à l'honneur de la France, et qu'en réalité Pucheu avait été condamné à mort dès le mois d'août 1943 par un groupe communiste. De Gaulle n'avait fait rien d'autre que de se soumettre résigné à la décision des communistes. Des politiciens anglais et américains auraient essayé en vain d'empêcher cet assassinat. Ils se seraient heurtés à la volonté obstinée du tout-puissant Vychinski. Les journaux communistes d'Alger auraient annoncé, dès avant la sentence que, de toute façon, Pucheu devait être fusillé, étant déjà condamné par le „Conseil de résistance“ communiste.

La presse et les politiciens anglais et américains récusèrent donc la sentence. Mais ils étaient évidemment impuissants, malgré la présence en Algérie d'une très forte armée d'occupation américaine. L'exécution de Pucheu apparaît ainsi comme un précédent très significatif indiquant bien le rapport de puissance entre les Anglo-Américains et les Soviets.

De plus, la fusillade dans la carrière d'Alger ne serait que le prologue d'un affreux carnage si les projets communistes venaient à se réaliser. Les fonctionnaires français, les policiers, qui s'étaient naguère opposés au danger bolcheviste en France ou en Europe, ne seraient plus à l'abri des violences de la guerre civile que les communistes essaient de déclencher. Ce n'est pas Pucheu seul qui s'est assis à Alger au banc des accusés devant le procureur inspiré par les communistes, ce sont des millions de Français.

Les événements depuis le 20 mars 1944 l'ont éloquentement prouvé. Le procès contre Pucheu n'est rien d'autre qu'une tentative pour légitimer, au moyen d'un simulacre de jugement, ces groupes terroristes qui pour des motifs purement personnels commettent des attentats en France. C'est une véritable déclaration de guerre à tous les Français travaillant aujourd'hui en France pour la sécurité et le salut de leur patrie.

Après l'assassinat de Pucheu, personne ne peut plus ignorer ce que seraient les conséquences d'une pénétration en France des communistes à la suite des armées anglo-américaines.

NUMERO 8 · 1944

SIGNAL



EXTRAIT DE LA TABLE DES MATIERES

La guerre: une lutte mondiale

	Page
Epilogue au meurtre de Pucheu	3
Chasse de nuit et batailles de nuit. Reportage sur les combats aériens de ces derniers mois	6
L'expérience décisive. L'Italie du sud, paradis de l'Europe	10
Quelque part en France	27

Le nouvel aspect du monde:

l'avenir de l'Europe.

Réserves mobilisées. Le paysan de France	33
--	----

La vie d'aujourd'hui

La fenêtre, caractéristique d'une maison	23
L'opéra d'aujourd'hui en Allemagne	28
La maladie d'une sténo-dactylographe	31

COPYRIGHT 1944 BY DEUTSCHER VERLAG BERLIN

Combattants contre le bolchevisme

Légionnaire Eugène Derrée



« En 1939 je me suis engagé dans la Marine », nous dit le légionnaire français Eugène Derrée. « J'étais jeune et l'aventure m'attirait. A la fin de 1941, je suis entré dans la Légion française contre le bolchevisme. J'ai trouvé là plus que des aventures. Une fois, 300 bolcheviks ont encerclé le groupe auquel j'appartenais. Nous

avons tiré presque jusqu'à épuisement de nos munitions. Puis, il a fallu percer. Alors que je couvrais la retraite de nos blessés, j'ai été cerné et fait prisonnier. Cinq de mes camarades ont eu le même sort. Pendant deux mois, nous avons dû couper du bois, jusqu'au jour où il y a eu contre-attaque allemande. Cette attaque a jeté le trouble parmi les Soviets. Chacun de nous a profité de la confusion pour s'échapper comme il pouvait. Pendant ma captivité, j'avais eu un pied gelé. Les Allemands m'ont fait transporter immédiatement en avion dans une ambulance. Malgré cela, on n'a pas pu me sauver le pied. Maintenant, il me faut quitter la Légion. Mais je vais combattre le bolchevisme et la terreur communiste plus que jamais, dans mon propre pays. La lutte sur le front de l'Est m'a fait comprendre le but à poursuivre.

Eugène Derrée a aujourd'hui 21 ans. Dans la Légion française il a été décoré de la Croix de fer.



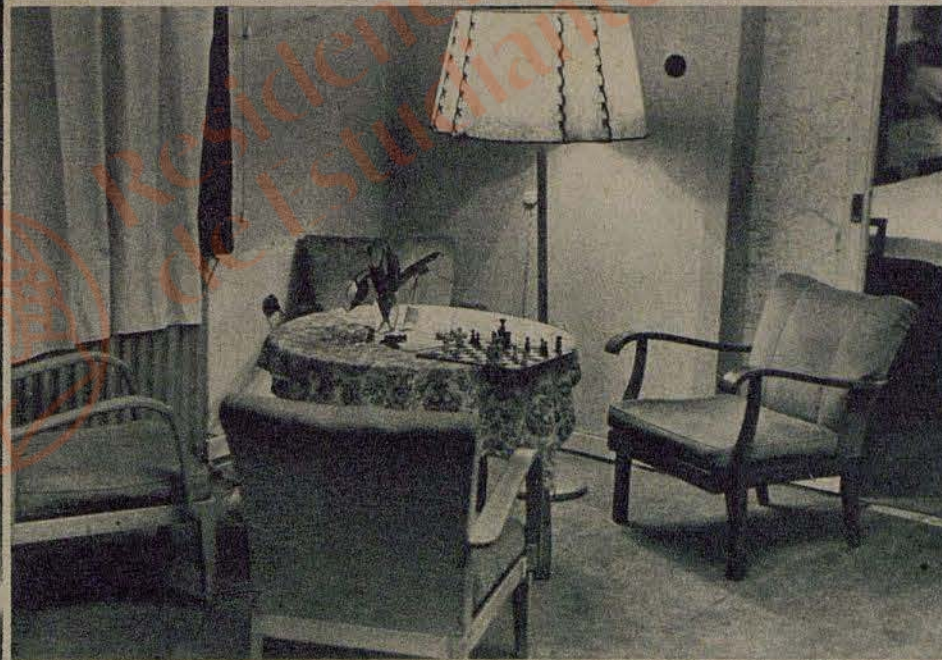
Débris de bombardiers dans l'un des « cimetières » d'avions du service allemand de la récupération. Les points où ils sont tombés sont portés sur une carte (photo de gauche)

APRES LA BATAILLE

«Signal» publie dans ce numéro un grand reportage sur la chasse de nuit et les méthodes tactiques des deux camps au cours des batailles aériennes

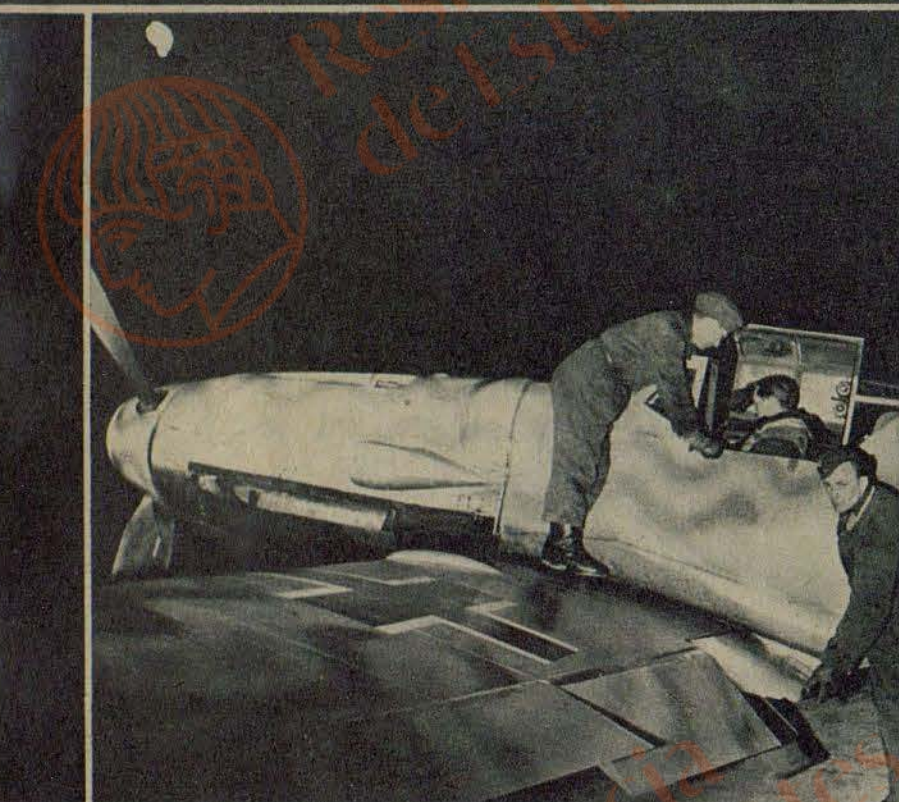


Prisonniers anglais provenant
d'une seule bataille aérienne de nuit
Clichés du corresp. de guerre Pabel (PK)



Ils ont pris l'air. Le silence et le vide ont succédé à l'animation. La partie d'échecs a été interrompue ici, mais une autre se déroule à des milliers de mètres au-dessus du sol.

Après le combat. Le jeune chef d'escadron, accouru auprès d'un avion qui vient d'atterrir, se fait raconter le combat qu'a soutenu son camarade.



L'avion-destroyer... Cette image hantera longtemps la mémoire de maint mitrailleur de queue des bombardiers britanniques. Avant de sauter dans le vide, il voit brusquement surgir de l'obscurité le chasseur de nuit, tout illuminé des feux qui dévorent son propre appareil. Impressionnante apparition, le M 110 le dépasse en trombe, à la recherche de nouvelles victimes pour ses six tubes menaçants.

CHASSE DE NUIT

Avec passion, le monde entier suit les péripéties des batailles aériennes qui se déroulent dans le ciel de ce continent. D'abord, elles ne sont pas sans influencer de manière décisive sur le cours du conflit lui-même; ensuite, l'aviation en de redoutables expériences puise les éléments des lois qui doivent la régir, mais que nul n'a jamais rédigées. « Signal » a chargé ses reporters Erwin Baas, lieutenant-aviateur, Hans Liska et Karl Friedrich Brust de dresser ici un tableau d'ensemble de la guerre aérienne de nuit.

I. Les appareils et le service

...et son frère cadet. Des avions monomoteurs participent aussi à la chasse de nuit. Ils attaquent par surprise, ne laissant guère à l'adversaire le temps de se ressaisir. Le pilote fait en même temps office de radio-télégraphiste.

Les conditions atmosphériques, facteur essentiel. Tout centre de chasse de nuit comporte une station météorologique. Le soir, le météorologue expose aux chasseurs de nuit l'état de l'atmosphère : vents, nuages, etc.



Une vue fascinante de la bataille nocturne: victoire! La traînée lumineuse des projectiles se dessine de haut en bas. Un quadrimoteur britannique brûle. Clichés du correspondant de guerre Erwin Baas (PK).



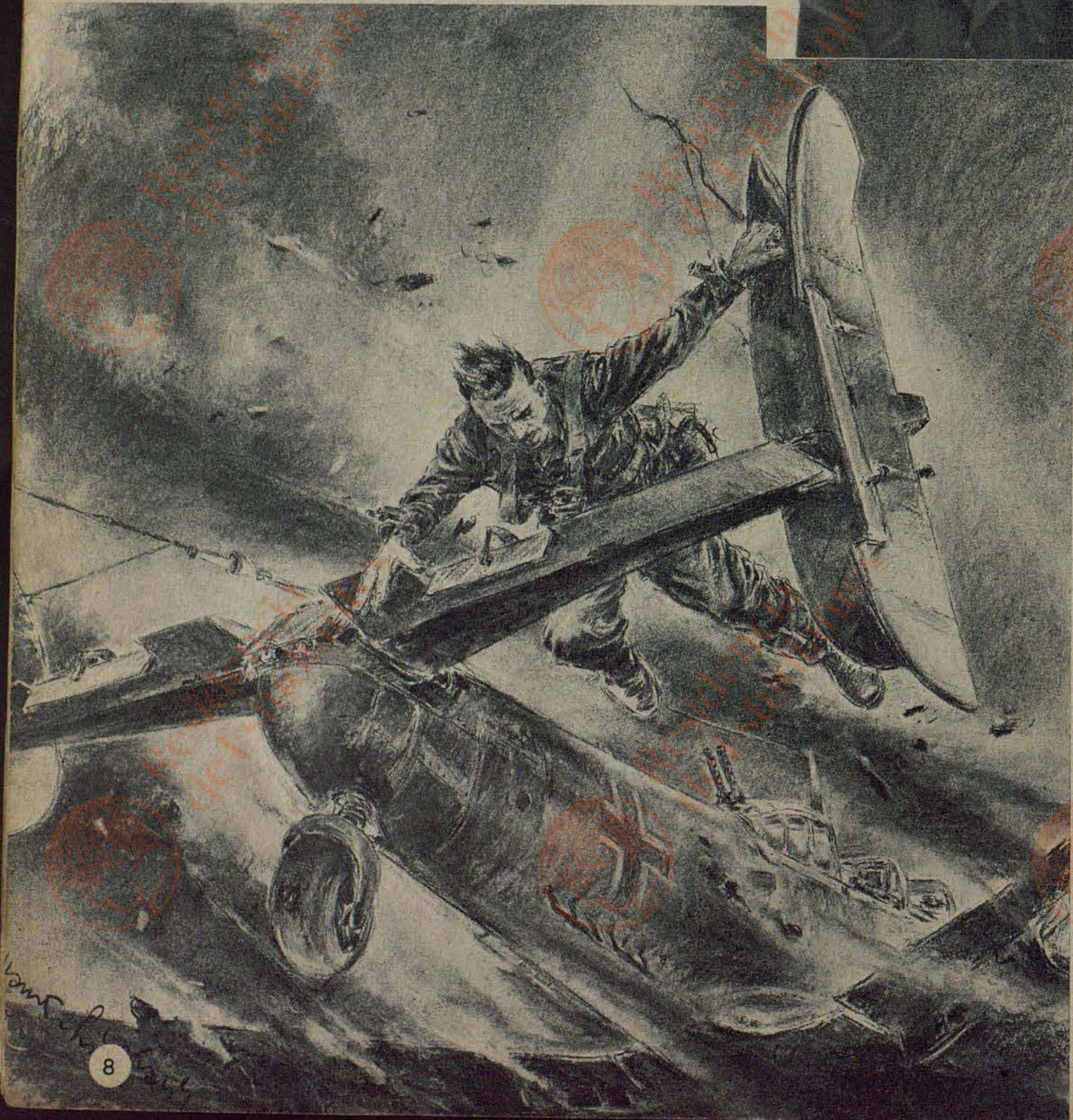
Ils ont anéanti une escadre de bombardiers... Le lieutenant-colonel Helmut Lent (à gauche sur la photo), l'as n° 1 de la chasse de nuit, a fêté il y a quelques temps son vingt-cinquième anniversaire. Les hommes de l'escadre qu'il commande n'ont pas eu à se creuser la tête; ils lui ont offert un chapeau vert surmonté d'une barbe de chamois et un manteau de loden véritable. Cela lui a fait plus de plaisir que la plus belle coupe d'argent. Inutile de chercher de superbes bois de cerfs aux murs de sa demeure; il préfère, le fusil à la main, aller chasser le coq de bruyère. Le soir, avant de quitter son logement de service pour le camp d'aviation, il s'approche sur la pointe des pieds du lit de sa fille âgée de deux ans. Lent, fils d'un pasteur de l'Allemagne centrale, décoré des feuilles de chênes avec épées, avait porté au cours des nuits du début du printemps le nombre de ses victoires à 87. Pour une bonne part, ces succès reviennent aussi à son radio de bord, l'adjutant Walter Kubisch qui s'est vu récemment remettre la Croix de chevalier (photo du haut)

II. Les hommes en pleine aventure

Le vol de nuit est chose simple par temps clair, sans nuages bas et avec la mise en œuvre de tous les moyens lumineux des terrains d'atterrissage. On a connu cela en temps de paix, sympathique exercice que l'on répétait volontiers... Mais voici une légère chute de neige, si légère que l'on distingue encore à 1 kilomètre un avion en vol : que voit alors le pilote ? il voit une cloison blanche, cloison que nul essuie-glace ni vitre tournante ne peut effacer pour lui. La vitesse d'un chasseur de nuit paraît rassembler les flocons les plus espacés en une masse telle que, vue des fenêtres latérales restées dégagées, elle forme un mur opaque à notre vue. Sans tracé lumineux, l'œil rivé à la boussole, décoller et s'élever au chronomètre à dé clic, rechercher à travers pluie, neige et rafales de grêle une zone exempte de givrage, souvent sur une centaine de kilomètres, pour gagner un beau clair d'étoiles et pouvoir ainsi joindre l'ennemi — tout cela conditionne la possibilité d'engager le combat. Le combat, nos aviateurs n'en parlent guère, car il est pour eux un acte aussi naturel que celui de traverser la rue pour un piéton



Hors de la carlingue... Le sous-lieutenant Peter Spoden, à vingt-deux ans, a reçu de nuit une blessure qui lui a raccourci une jambe de 4 cm. Les médecins militaires ne voulaient plus le laisser voler. Mais il n'en fit qu'à sa tête et trois jours après son congé de convalescence, il reprenait l'air; huit jours plus tard, lors de notre visite, il avait abattu deux nouveaux bombardiers britanniques. Du jour de sa blessure, ses camarades l'ont baptisé le « cavalier de l'empennage ». Voici comment Spoden raconte l'affaire: « C'était au-dessus de Berlin. J'avais fait quelque concurrence à la D.C.A. et abattu déjà, à la lueur des projecteurs, deux « Lancaster ». L'essentiel, pensais-je, est qu'ils descendent. Alors, un troisième débouche en pleine lueur. C'était un gros quadrimoteur « Shor Stirling ». J'attaque puis, en m'esquivant, je remarque que mon « zinc » a été touché au fuselage que des flammes lèchent de droite et de gauche, et plus moyen de parler au radio. Je crie « dehors! »... mais il est déjà sorti. Son capot de cabine était parti, et le mien en fait autant. Je veux sauter, mais quelque chose me retient par la jambe. A moitié sorti, il me faut rentrer en arrachant je ne sais quoi. Les flammes lèchent mon parachute. Mon appareil tourne comme un carrousel; mais mauvaise graine ne périclète pas. A 5.000 mètres, je saute ou plutôt suis projeté hors de la carlingue et je heurte l'empennage. Je suis en plein dans le faisceau d'un projecteur. La pression de la vitesse me colle à l'empennage; je nage des bras et des jambes, mais ne peux me dégager ni par le haut ni par le bas. Et la descente continue. Si quelqu'un en a éprouvé des sueurs froides, c'est bien l'officier de la batterie de projecteurs. Il vient me voir le lendemain à l'ambulance. Il m'apprend encore que je ne me suis dégagé qu'à 1.500 mètres. Il pensait que son illumination pouvait m'aider. En tout cas, à cette altitude, l'avion esquisse un virage et je pique seul mon plongeon. Attendre — attendre encore, me dis-je, je compte vite de 20 à 25 et déclenche le parachute. Il tourne et me retourne, car il porte une déchirure — le feu, vous vous rappelez? Puis, je tombe à travers une épaisse fumée et je perds connaissance. Lorsque je reviens à moi, je suis couché en pleine rue entre des maisons qui flambent. La D.C.A. lire. On m'emporte dans une cave où du cognac m'est offert. Et je répète sans cesse: « Encore un, encore un... »





La scie circulaire. L'adjudant-chef Heemsooth, détaché dans un peloton d'élèves-officiers, raconte sa dernière victoire aérienne : « Cette nuit-là, j'en avais déjà abattu deux et me trouvais très en forme quand je tombai sur le troisième. Le tenant bien dans ma ligne de mire, j'appuie sur le bouton. — plub-plub-plub, entend-on, et puis silence complet. Voilà mes canons hors d'usage. Je continue à tirer avec les mitrailleuses, mais avec elles seules, je ne compte guère abattre le quadrimoteur. Le mitrailleur-arrière du bombardier a dû être tué tout de suite, car ses mitrailleuses restent silencieuses. Je m'approche, continuant à tirer jusqu'à épuisement des cartouches. Que faire ? Bon Dieu ! Je suis à 20 mètres derrière le bombardier qui vire en tous sens et cherche à s'esquiver dans l'obscurité. Une seule solution : l'abordage. Je me rapproche lentement. Il est difficile de tenir sa machine dans des sillages d'hélices, mais cela réussit. Avec fracas, mon hélice frappe le fuselage latéral. L'hélice à trois pales en pleine vitesse fait l'effet d'une scie circulaire ; elle tranche le gouvernail latéral, taillé en pièces... qui s'envolent en tous sens. L'Anglais descend en vrille, mon appareil fait la culbute et je suis projeté au dehors. Suspendu dans les airs au bout de mon parachute, j'ai perdu de vue le bombardier dans l'obscurité. Pourtant, sous moi, éclate une puissante lueur ; il a percuté au sol avec ses bombes et a explosé. Je me pose dans son voisinage, et un quart d'heure après je me trouve parmi des débris éparpillés autour d'un grand trou... A proximité, des vaches mugissent. »

Sillages et remous révélateurs. Le lieutenant Sepp Kraft, de Vienne, 23 ans, dessinateur industriel, détenait le record de la malchance dans son groupe. Des mois durant, il vole sans pouvoir faire homologuer une seule victoire ; cela le tracasse tellement que par trois fois il fait une demande de mutation pour l'aviation de combat ou la chasse de jour. Pourtant, ses chefs ne le laissent pas partir. — Un beau jour, la malchance l'abandonne. Sur la banlieue de Berlin, au cours d'une patrouille de nuit, son appareil s'engage brusquement dans les trous d'air de sillages d'hélices. Un bombardier ennemi navigue donc devant lui. Au moment où il l'attaque, il essuie une salve venant d'en haut. Sans se démonter, il poursuit le premier et l'abat ; puis, passe au second qui avait tiré sur lui. C'est alors d'en bas, par le travers, qu'il reçoit des balles. « Ils se signalent d'eux-mêmes », se dit-il, tout en abattant le second, celui du haut ; et, bientôt, le troisième, que ses lueurs de départs ont également trahi. Le tout s'est passé en sept minutes. La série de ses succès est ouverte. Par deux fois, il abat trois bombardiers et, par quatre fois, deux en une nuit. En peu de temps, son tableau comporte 21 pièces. Aujourd'hui, il commande une escadrille de chasse de nuit...



(Lire la suite de notre reportage "Chasse de nuit" aux pages 12 et 18).

L'expérience décisive

L'Italie du sud — "paradis de l'Europe,,

par Giselher Wirsing

LE prince de Ligne, en un de ses paradoxes favoris, a dit qu'il n'existait qu'un crime qu'il punirait de mort: la bêtise sans bornes. Rarement le mot du vieil humoriste m'a autant frappé qu'au cours d'une chaude journée de juillet dernier, assis dans le Hofgarten, à Munich, parmi la foule attirée par le beau temps. Le soleil, dans l'ombre même des arbres, projetait ses ronds éblouissants. Tout paraissait tranquille, et cela précisément nous étonnait, car deux jours plus tôt Mussolini avait été renversé. Nous nous perdions en conjectures quant à l'avenir de l'Italie. Engagés à fond dans le sujet, nous remarquons un garçon de café italien qui, armé d'un grand plat de gâteaux, appelé de tous côtés, jubilant, riant, d'une humeur radieuse, se démenait parmi ses clients. Circulant d'une table à l'autre il lançait sans trêve: «Badoglio, Badoglio, Badoglio e olio». — Badoglio c'est l'huile, la belle huile claire pensait-il sans doute, c'est-à-dire la paix, le retour des spaghetti blancs et des poissons rissolant dans la poêle.

Quel bonheur pour ce disciple de Figaro que la sagesse du prince de Ligne ne gouverne par le monde! Nous apprendrons plus tard qu'au même moment, dans toute l'Italie, des milliers de semblables créatures parcouraient les rues, croyant la guerre finie. Nous avons pu voir quelques photographies anglaises montrant les troupes britanniques et américaines favorablement accueillies lors de leur arrivée en Sicile et en Italie du sud. La foule montrée sur ces photos est loin d'être imposante. Quoi qu'il en soit, le fait est là. La sottise humaine est sans limite. Un proverbe nous le dit: contre la sottise, les dieux eux-mêmes sont impuissants, et constamment les pauvres hommes en paient les suites horriblement cher. Voilà ce que nous enseigne l'histoire de l'Italie méridionale.

"Nous venons en libérateurs..."

Depuis près de neuf mois, les coureurs britanniques et américaines flotent sur la Sicile et l'extrémité sud de

la péninsule que dore le soleil méditerranéen. Il n'y a que 80 ans que ces territoires du sud se sont vus rattachés à l'Italie du nord plus riche et plus consistante. Les généraux anglais et américains ont eu le bon goût de qualifier l'Italie de «bas ventre de l'Axe»; ils ont pu constater par la suite que cet abdomen n'est pas démuné d'os très durs, et depuis ce moment un phénomène fort ancien se reproduit sous une forme que les Italiens ne connaissent que trop bien: des conquérants étrangers dominent les provinces du sud. Là, où jadis Normands, Sarrasins, puis la maison d'Anjou se sont installés, règne aujourd'hui en maître un mot, sec et dur comme une vieille fille: Amgot. C'est l'abréviation de «Allied Military Government of Occupied Territory».

Depuis des mois déjà, la presse anglaise et américaine regorge de plaintes sur les déboires essuyés par l'Amgot dans le sud italien et l'on se demande à Londres et à Washington comment le premier essai des prétendues démocraties d'administrer un territoire européen a pu se terminer par

On peut laisser de côté les nouvelles directes de source italienne. Depuis l'hiver la presse anglaise et américaine foisonne en effet de comptes rendus embarrassés, plutôt compromettants, et d'où se dégage un fait: l'Italie du sud a faim. Le marché noir lui-même ne permet plus d'aider à se rassasier. Le barème des salaires de Badoglio a réussi à réduire le pouvoir d'achat de toute une journée de travail à moins d'un demi-kilogramme de pain. Dans le sud de la péninsule, les prix sont de quatre à dix fois plus élevés qu'en Italie du nord.

La monarchie est tolérée par les puissances occupantes et le gouvernement Badoglio n'a pas 5 % de la population derrière lui. 14 partis se sont formés et 13 d'entre eux sont contre Badoglio. Ces 14 partis se dévorent les uns les autres. Les dénonciations suivies d'arrestations pleuvent. Les

un tel fiasco. On se pose d'autant plus la question que l'Italie du sud devait être une expérience décisive. Pendant plus de trois ans, l'Angleterre et l'Amérique ont jeté leurs foudres contre l'administration allemande des pays occupés au cours de la guerre. Pendant plus de trois ans on a parlé de «libération» et en été 1943 on n'a pas été avare de promesses tentantes envers les italiens. N'est-ce pas le leader des syndicats britanniques Tom O'Brien qui en juillet 1943 a lancé de Londres aux travailleurs italiens, la proclamation radiodiffusée suivante: «Nous viendrons tout de suite à votre aide avec des denrées alimentaires et tout ce que nous serons en mesure de livrer. Vous serez alors la zone la plus heureuse de l'Europe»? Ne sont-ce pas Roosevelt et Churchill qui ont en personne pris la parole? N'est-ce pas le général Eisenhower qui a déclaré le 29 juillet: «Nous venons à vous en libérateurs. Notre occupation sera modérée et prévenante. Vos hommes vont retourner à la vie normale et à des occupations productives»?.

L'Amgot fait fiasco

démonstrations des Napolitains contre la famine ont pour épilogue le conseil de guerre américain qui prononce par douzaines les condamnations à mort. Très vite, les communistes ont profité de cette situation, car ils s'appuient sur l'organisation civile soviétique à l'installation de laquelle Wyschinski a présidé dans toute cette zone. Famine, épidémies et désordre général sont augmentés par une crise aiguë des transports. Bref, l'Italie du sud et la Sicile sont en proie à une anarchie envahissante.

Si cela ne devait pas nous entraîner trop loin, nous donnerions à l'appui de chacun des points ci-dessus des extraits détaillés tirés de la presse anglaise et américaine. On y trouverait de pathétiques descriptions des femmes et vieillards qui mendient, des troupeaux d'enfants abandonnés et étiés, du banditisme et de la prosti-

tution des jeunes. Ces comptes rendus concordent rigoureusement avec les nouvelles que nous recevons nous-mêmes d'Italie du sud. Mais que se passe-t-il? ce territoire n'est-il pas l'occasion ou jamais de montrer ce que doit être le «renouveau démocratique de l'Europe» dont Anglais et Américains ont lancé mille fois la promesse? De fait, les choses se passent comme aux Indes. Là-bas, un à deux millions d'hommes sont mort de faim l'hiver dernier b'en que d'anxieuses interpellations aient été adressées en temps utile au ministre des Indes. On savait donc, mais on ne fit rien.

Cela explique l'amertume et le cynisme avec lesquels la «Picture Post» écrit fin février: «les Siciliens et les Italiens du sud qui ont à l'époque acclamé l'arrivée de nos troupes, sont devenus complètement muets.» Enfin, la bêtise humaine, si cruellement punie là-bas, se ramène à une erreur capitale; celle que commet l'individu aux horizons limités sous la pression des horreurs de la guerre, incapable de voir qu'à force de souhaiter la fin du cauchemar il ouvre les portes à un malheur sans bornes, celui-là même qu'il a tant redouté.

14 partis impuissants

Peut-être nombre d'Italiens du sud ont-ils nourri de bonne foi des illusions: celle d'un retour à la paix, tout au moins à une alimentation des années normales, à la tranquillité et à l'ordre sous les plis des drapeaux américains et anglais. Ils ont pu croire l'été dernier ne pas perdre au change, au contraire. Les voilà aujourd'hui déçus, désespérés et affamés, dignes de notre pitié. Alors seulement s'impose à eux l'impossibilité d'échapper à la loi d'airain de la guerre, ainsi que le malheur qui remplace forcément les disciplines disparues, par la lutte de chacun contre tous, autrement dit par l'anarchie. En ce sens, précisément, l'Italie du sud est le théâtre d'une formidable expérience.

En Allemagne on n'a jamais prétendu qu'il y ait le moindre point commun entre les ennuis et désagréments qu'entraînent la guerre et l'occupation et le «nouvel ordre européen». Par contre, l'Allemagne a constamment eu à cœur de maintenir de solides disciplines, car hors de là il n'y a point de salut. Anglais et Américains ont prétendu rétablir en Italie du sud la «démocratie»; elle s'est révélée impraticable pour la bonne raison que toute base morale commune faisait défaut. On assiste ainsi à la chute d'un peuple en plein malheur, tandis que jacassent et pérorrent les clans politiques.

Ainsi donc les puissances anglo-saxonnes, avec l'appareil de rapine qu'est l'Amgot, n'ont réussi ni à créer quelque idéal nouveau ni à maintenir l'ordre ancien. Par contre, la politique et l'économie de l'Italie du sud sont passées en quelques mois à un état de complète décomposition, terrain pro-

pice aux nébuleux desseins de l'Est. Par suite de l'anarchie qui règne, le ways commence à en être la proie.

Ercoli entre en scène

De Naples et de Bari, on fait savoir que ces villes donnent dès aujourd'hui l'impression d'être situées en Russie Soviétique. La population affamée erre dans les rues que surmontent de larges banderoles citant Staline et Lénine. Le communiste Réale, devenu maire de Naples, a fait arborer un beau jour sur l'hôtel de ville les emblèmes grand format de l'Union Soviétique à la place de la croix de la maison de Savoie. Nul n'arrive plus à rien: ni les Anglais et Américains ni le régime si impopulaire de Badoglio ni même les 14 partis avec leurs orateurs à cheveux blancs; cependant que les communistes, eux, répandant leurs mots d'ordre partout et qu'Ercoli travaille, Ercoli jadis délégué italien au Comité exécutif de la IIIe Internationale et que Moscou a dépêché cet automne en Italie du sud. Mais là plus encore opère Wychinski.

Mars réservait une surprise au gouvernement britannique. Les Soviets, sans le moindre avis préalable, sont entrés en relations diplomatiques avec Badoglio. A Alger siège une commission de la Méditerranée et à Londres un Comité de l'Europe comprenant Anglais, Américains et Soviets. Ces deux organismes ont été créés expressément pour assurer la coordination de la politique de ces trois puissances. Le pavé des Soviets est tombé sans qu'un seul mot ait été dit au sein de l'une des deux commissions précitées. Quinze jours après, un débat s'ouvrait au parlement britannique où Eden ne songeait même plus à dissimuler la violence du choc ressenti à White-Hall par le geste intempestif des Soviets. Un point seulement fut naturellement laissé dans l'ombre: l'étroite corrélation qui unit l'initiative soviétique et l'anarchie qu'Anglais et Américains ont provoquée dans le sud de la péninsule. Or, le point est précisément d'importance.

Wychinski joue et gagne

Aussitôt après le coup d'Etat de Badoglio en août 1943, les communistes sont sortis de la coulisse. Il est vrai qu'ils étaient encore faibles et mal organisés. Plus tard Ercoli arriva de Moscou en Italie du sud et, pour élargir leur influence, les communistes eurent recours au vieux procédé du Front Populaire. Ils formèrent un « front commun » avec les sociaux-démocrates en essayant de pousser leur action dans les milieux démocrates et catholiques. Wychinski, parcourant le sud-italien vers le nouvel an, fait deux constatations: d'abord, il note le long délai qui sera nécessaire aux communistes pour s'imposer partout, car si la situation

du pays plongé dans le chaos est favorable, les groupements communistes entraînés y font défaut à l'inverse de l'Afrique du nord gaulliste où ils ont vite fait école. Ensuite Wychinski ne voit aucun intérêt pour la cause des Soviets à soutenir les séniles Sforza et Benedetto Croce ainsi que leur baptême démocratique. Ces vieux libéraux ont dû croire à quelque impossible résurrection de dame Démocratie. Wychinski a reçu à Naples ce comte Sforza; à travers son bavardage truffé de clichés antédiluviens, il s'est bien vite aperçu que ces vieux messieurs, coriaces épaves du monde de 1910, étaient des atouts dans le jeu de l'Angleterre qui, par eux, ferait pression sur Badoglio et le roi. Le rôle de ces garde-magasins de la démocratie d'antan lui apparut sous les traits de vulgaires marionnettes du guignol britannique, rôle absolument dénué d'intérêt pour Wychinski et le maître du Kremlin.

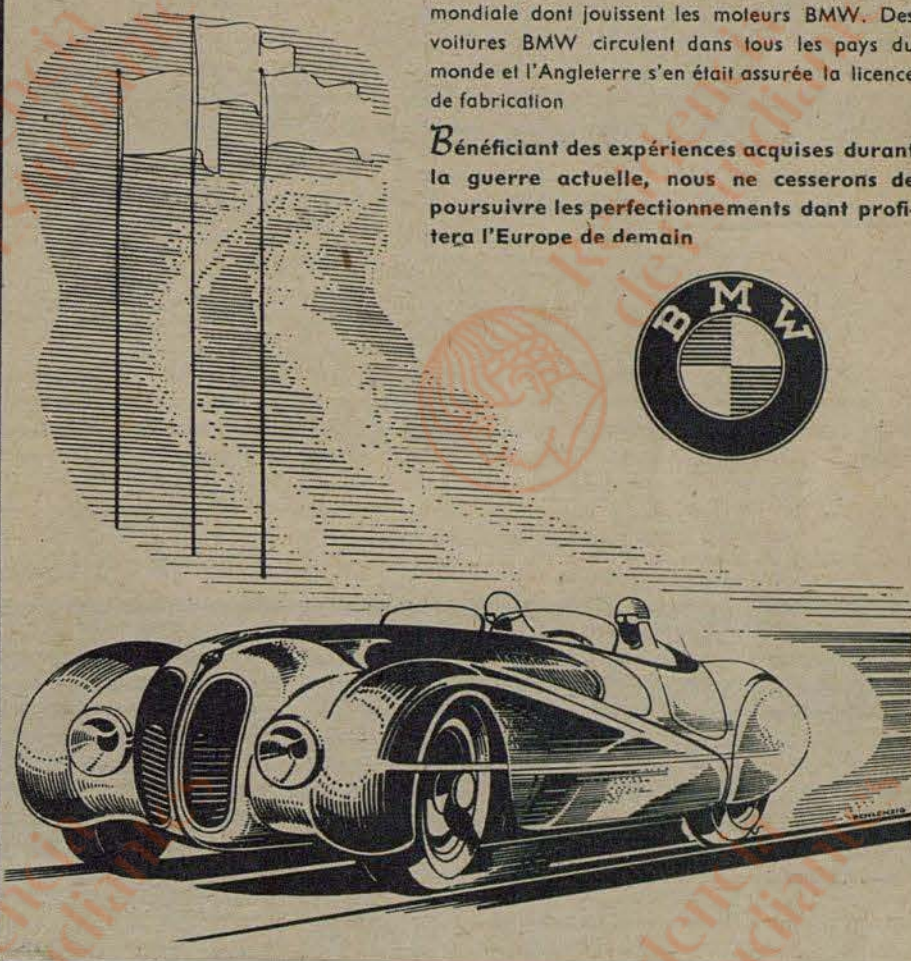
Les Soviets evisagèrent alors de soutenir Badoglio se disant que, vu le mépris qui s'attachait à son nom, de vigoureuse campagne communistes menées à grand renfort d'argent à travers le pays ne pourraient pas manquer de faire de sa clique un instrument docile et qu'en tout cas elle ne saurait entraver l'expansion du communisme, dût même l'Angleterre lui en intimer secrètement l'ordre. On le voit, la décision brusquée des Soviets a été l'aboutissement de considérations peut-être complexes mais fort logiques. Tout avis préalable de Staline aux Anglais et Américains eût entraîné de lentes et scabreuses négociations. Ce qu'il importait justement d'éviter, pour se créer à coup sûr une base de pénétration communiste en Italie du sud. L'Amgot n'avait pu conjurer la famine, les épidémies se répandaient, l'inflation sévissait: tout concourait à faciliter la tâche des communistes d'Ercoli contre les occupants. La collusion bien connue de la diplomatie soviétique et de la IIIe Internationale fut fort classiquement rééditée en Italie méridionale.

Et l'Angleterre? on continue à y parler de « libération de l'Europe », à broder sur l'avenir de la démocratie et, par ailleurs, à pousser les peuples européens à la guerre civile pour les plonger dans le chaos et l'anarchie. Exactement comme si l'expérience sud-italienne n'avait pas lieu. Encore et toujours, on spéculait sur la sottise humaine et ce que permet son étrange persistance. Encore et toujours, on promet aux autres peuples d'Europe ce que l'on promettait il y a un an aux Italiens. On porte aux nues leurs vieux serviteurs, tandis qu'après l'irruption soviétique en Méditerranée l'Italie du sud doit devenir une zone de silence. Sottise humaine!

La voiture de sport la plus rapide du monde

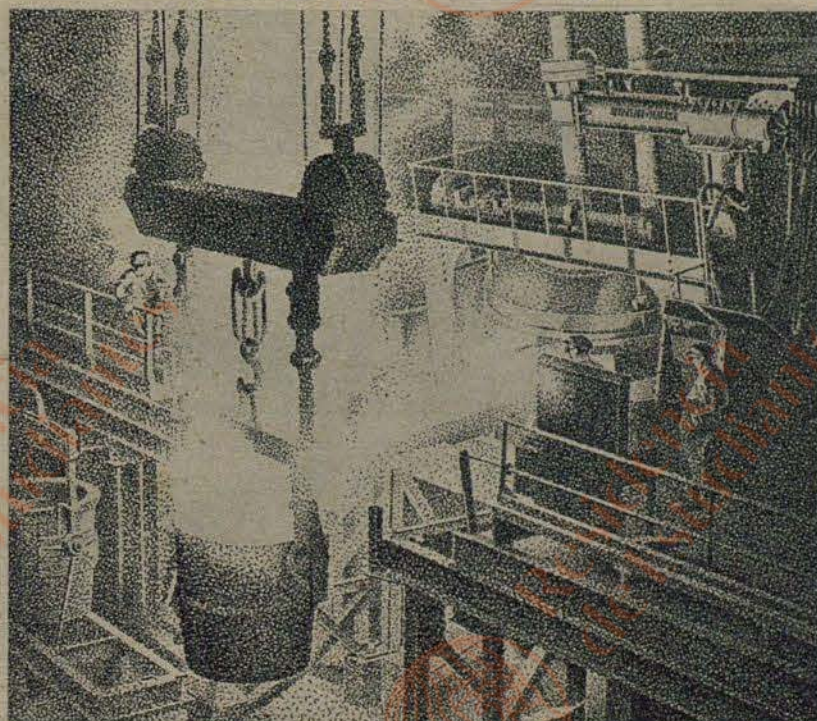
de la classe de deux litres sans compresseur, c'est la BMW. Dans les épreuves très sévères de Brescia, du Mans, de Nürburg-Ring et d'autres, elle s'est classée première dans une compétition sélectionnée internationale confirmant ainsi l'indiscutable supériorité de la qualité BMW. Et c'est cette qualité prouvée par les faits qui justifie la réputation mondiale dont jouissent les moteurs BMW. Des voitures BMW circulent dans tous les pays du monde et l'Angleterre s'en était assurée la licence de fabrication.

Bénéficiant des expériences acquises durant la guerre actuelle, nous ne cesserons de poursuivre les perfectionnements dont profitera l'Europe de demain.



SIEMENS

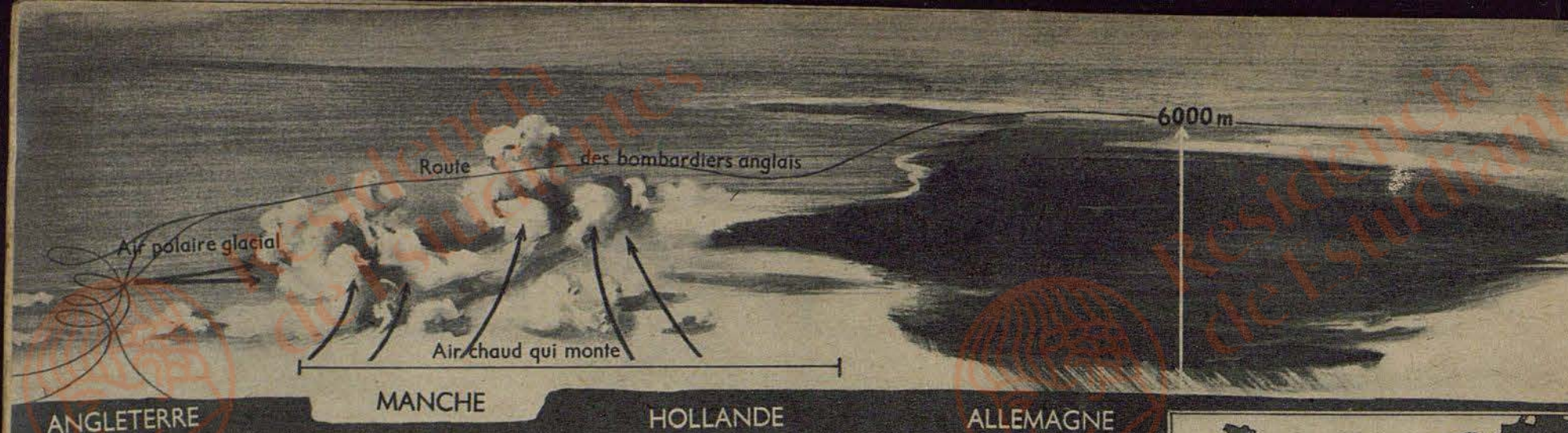
La production de la maison Siemens embrasse toute l'Electrotechnique



Extrait de notre programme de construction :

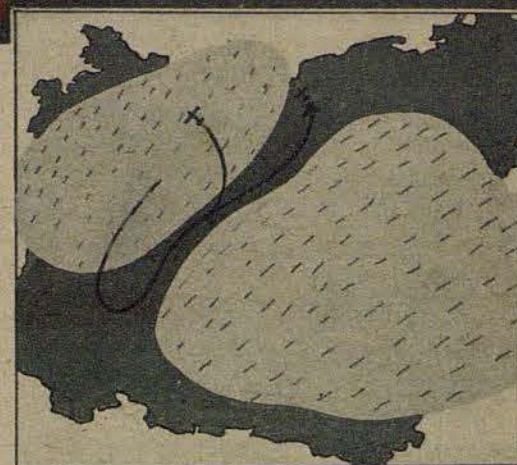
Fours électriques de fusion et de réduction. Installations d'électrolyse des métaux, de traitement de surface pour métaux lourds et légers, ainsi que de production d'hydrogène et d'oxygène. Appareils d'électroosmose. Ozoniseurs.

SIEMENS & HALSKE AG · BERLIN



A l'ouest, les conditions atmosphériques sont favorables. Pour les bombardements de nuit, les Britanniques ont une prédilection pour les temps qui favorisent le décollage et l'atterrissage en Angleterre tout en compliquant en Allemagne la tâche des chasseurs. Voici la représentation schématisée d'une telle conjonction favorable aux Anglais, en l'espèce la fin d'une dépression venant d'Islande et se déplaçant d'ouest en est. A gauche, sur l'Angleterre s'abattent des masses d'air froid du pôle qui dégagent le ciel de tout nuage. Sur la Manche s'élèvent des courants d'air chaud qui forment des bancs de cumulus. Sur la Hollande et l'Allemagne flotte un épais tapis de nuages qui fait plafond jusqu'à

6.000 mètres. Vers la couche supérieure, il y a danger de givrage pour des avions. Une seule possibilité s'offre aux chasseurs de nuit allemands: celle de grimper sous les zones de givrage marquées en gris clair sur la carte de droite. Dans les zones exemptes de givrage, ils peuvent dépasser le plafond de nuages et se porter à la rencontre des bombardiers. Ce temps a dominé durant la première moitié de l'hiver dernier. Dans le centre de l'Allemagne, de novembre à mars, il n'y a pas eu dix nuits sans nuages, par contre les journées de givrage ont été nombreuses. L'hiver, le premier depuis des dizaines d'années, a été marqué par une absence presque complète de journée et de nuits claires



LA BATAILLE NOCTURNE

Comment elle se présente pour l'attaque et pour la défense

I. Les conditions atmosphériques et la tactique adverse

VOICI le cas d'une route, exposée au feu d'une mitrailleuse ennemie. Un groupe de soldats doit la franchir pour passer d'un fossé dans l'autre. Les hommes bondissent, au commandement, d'un mouvement vif et coordonné. D'où pas de pertes, ou très peu. S'ils s'avançaient isolément, ils risqueraient de sérieuses pertes. Voilà un point bien établi.

Voici un front où l'ennemi s'est organisé. Le général veut y pratiquer une brèche en un secteur déterminé. Il va d'abord pratiquer des simulacres d'attaques, harceler l'ennemi sur des sec-

teurs voisins pour masquer sa véritable intention et éparpiller les forces adverses; l'élément surprise lui livrera l'objectif au prix de faibles pertes. Voilà un deuxième point.

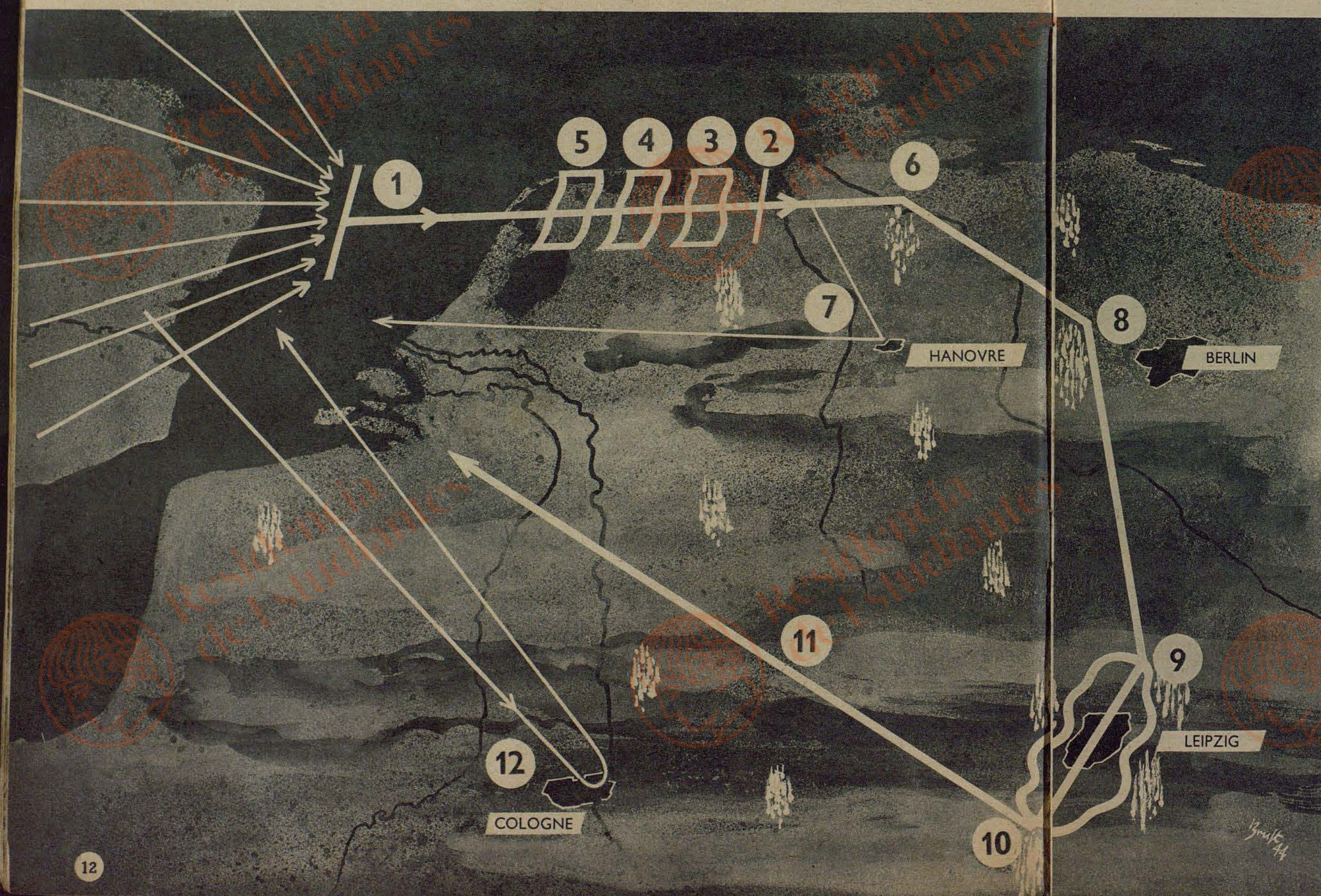
Exécuter en force la poussée principale, s'avancer en ordre serré et d'un bond, éparpiller les formations de la chasse de nuit, voiler jusqu'au bout l'objectif choisi grâce à des feintes, tout cela entre dans la tactique des bombardiers britanniques. Les manœuvres qu'exécutent les Anglais pour satisfaire à ces divers points constituent le sujet auquel « Signal » consacre les pages suivantes.



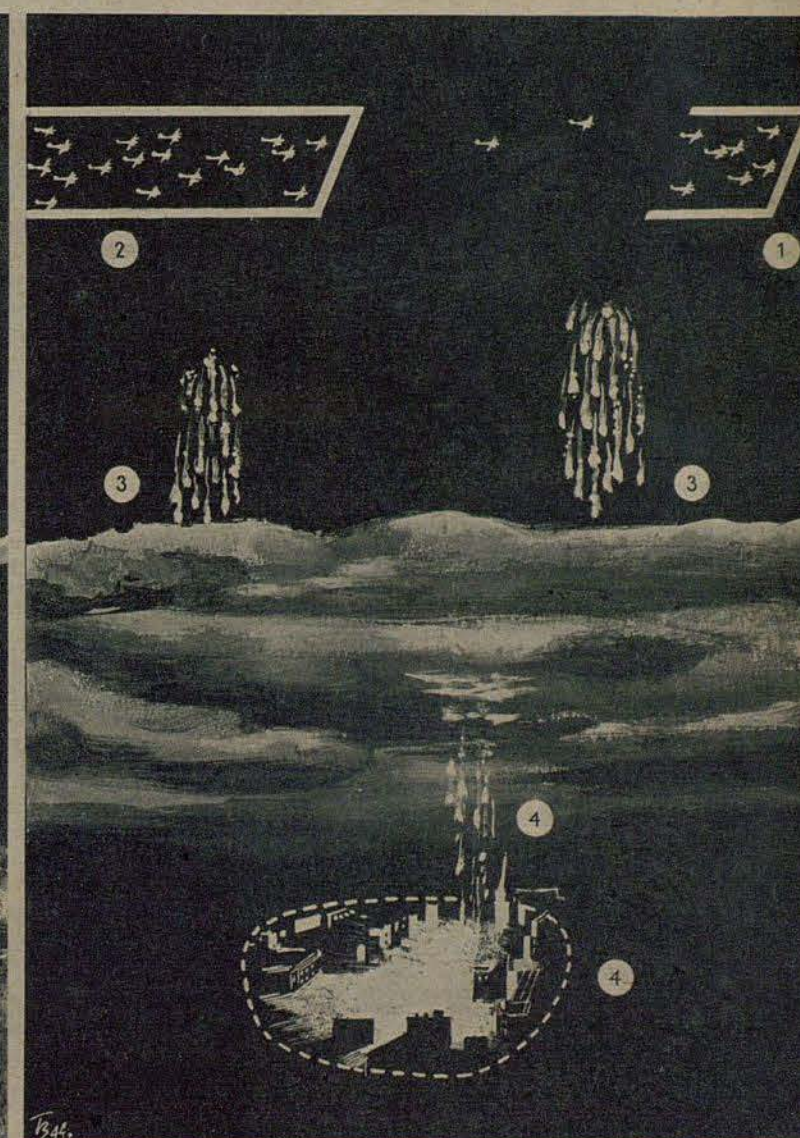
Les adversaires du chasseur de nuit. Deux des types les plus courants de bombardiers quadrimoteurs britanniques: en haut, un Lancaster (10 mitrailleuses), en bas un Short Stirling (8 mitrailleuses)

Une cascade de repères lumineux... La carte de gauche retrace la tactique d'un raid nocturne des Britanniques contre la ville de Leipzig. Ce raid sur le continent a lieu, comme de règle, dans les conditions atmosphériques décrites à gauche. Les formations de bombardiers parties d'Angleterre, se sont retrouvées d'après des temps de décollage précis sur l'axe (1) et portées, cap à l'est, vers (6). Un petit groupe d'avions-éclaireurs (2) conduit les trois vagues de bombardiers (3), (4) et (5). Avant le point (6), elles détachent une maigre section vers le sud-est pour faire diversion sur Hanovre (7). En (6), les chefs des files déversent une cascade lumineuse, repère de virage, et le gros met alors

le cap au sud-est comme pour attaquer Berlin. Peu avant Berlin (8), nouvelles cascades lumineuses et on oblique vers le sud-sud-est. La prochaine cascade tombe en (9), avant Leipzig, ville qui est effectivement attaquée. En (10) apparaissent les signaux ordonnant le retour. (11) indique l'axe rectiligne de la route du retour. Simultanément, une attaque de diversion a quitté l'Angleterre vers Cologne (12) pour détourner la chasse allemande de l'attaque principale sur Leipzig. Plus loin, de nouvelles cascades lumineuses, également destinées à tromper la chasse, sont lancées par des avions isolés qui se détachent du groupe



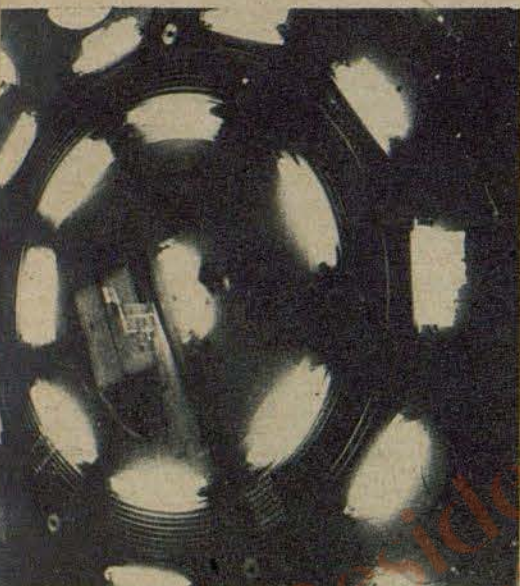
Raid avec visibilité du sol. Les avions éclaireurs (1) envoyés en avant jettent sur l'objectif des repères au sol (4); pendant de longues minutes, des corps lumineux rayonnent d'un vif éclat pour délimiter à l'usage des groupes de bombardement (2) la zone à battre. Une cascade de fusées dont la couleur est fréquemment changée (3) brûle plusieurs minutes dans le ciel pour indiquer la dite zone aux bombardiers encore éloignés



Raid sans visibilité du sol. Par ciel couvert et danger de givrage dans les nuages, les avions éclaireurs lancent des repères d'objectifs au dessus des nuages. Ces avions sont munis d'appareils spéciaux pour détecter de larges objectifs. Leurs signaux-repères flottent en l'air, cascades lumineuses qui délimitent grosso modo la zone à bombardier (p. ex.: un secteur urbain de Berlin). Un repère au sol simplifié (4) est lancé, en outre, vers le centre de cette zone

Dessin de Carl Friedrich Brust

Elles dessinent la carte « parlante ». Quelques-unes des jeunes assistantes du service des transmissions, qui, au moyen de lance-points lumineux, décrivent la bataille nocturne.



Des mécanismes extrêmement compliqués permettent au commandement, qui, souvent, se trouve séparé par des milliers de kilomètres et d'épais murs de béton du théâtre de la bataille, de suivre, seconde par seconde, les péripéties du combat.



Deux chiffres très importants sont inscrits au tableau des résultats provisoires (dessin 4) : ce sont les chiffres 60 et 50. Sur l'étroit espace qui les sépare, 10 avions ennemis ont été abattus.

La route fatale sur l'écran. Comme le montre notre dessin (8), les assistantes du service des transmissions enregistrent sur l'une des cartes la route suivie par les escadrilles de bombardiers ennemis.



La bataille nocturne

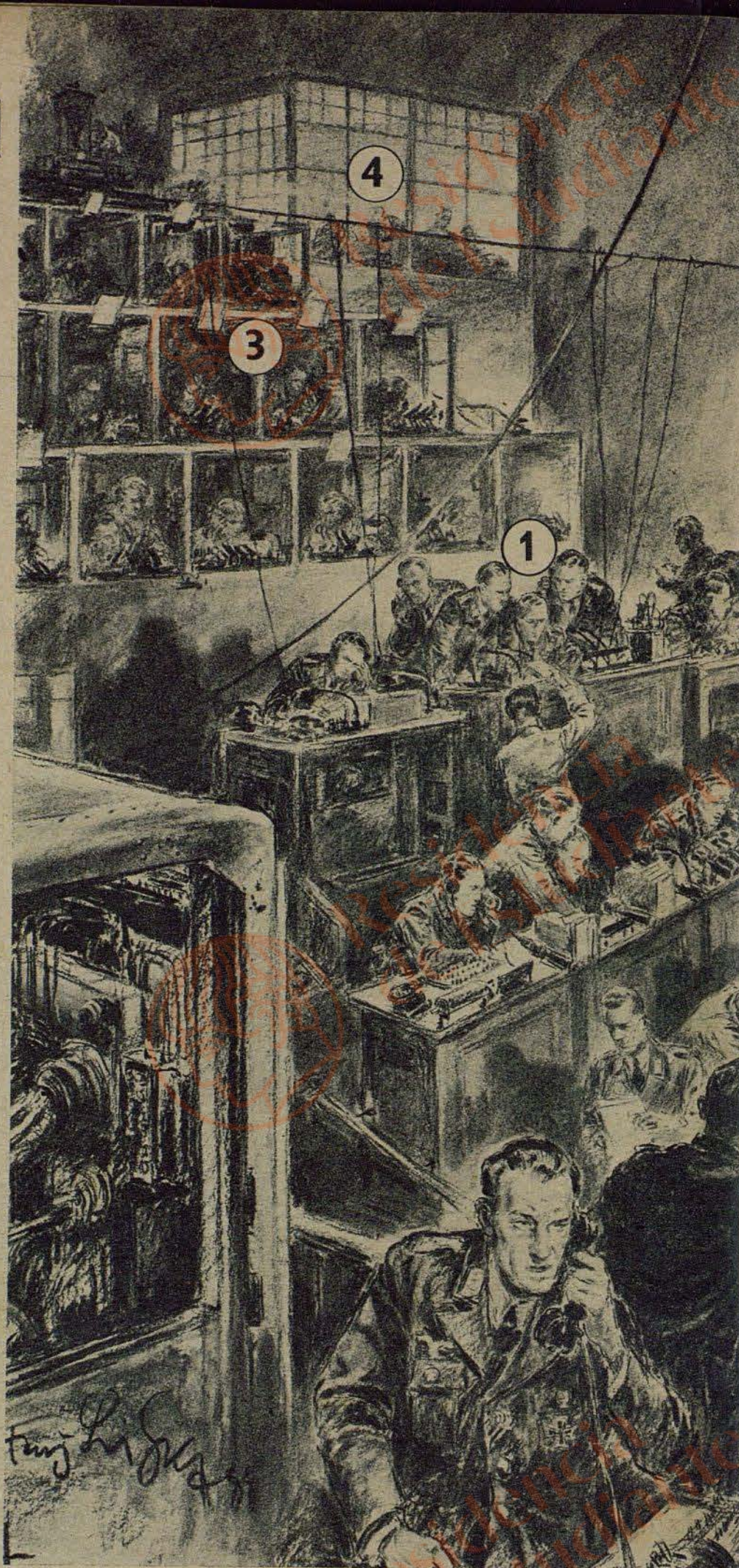
II. Le commandement

DES avions ont pénétré dans notre secteur», dit une voix au téléphone.

« Merci, nous venons ». Une voiture nous transporte au P. C. d'une division de chasseurs. Par des couloirs faiblement éclairés, on longe d'épaisses cloisons de béton armé jusqu'à une porte au-dessus de laquelle une lampe rouge indique que la bataille aérienne s'est déjà engagée.

Nous entrons dans une grande pièce; c'est le central du P.C. où résonnent différentes voix. Des hommes penchés sur leurs tâches s'expriment à mi-voix, avec retenue; des avis s'échangent et des ordres sont donnés. Leur rôle essentiel est de déceler dans les moindres délais les intentions de l'ennemi afin d'y parer rapidement. A de longues tables étagées en gradins, des officiers ont pris place. Des microphones les relient aux escadrilles, groupes et escadres du secteur aéronautique de la chasse de nuit. Là-bas, sur le terrain, on se tient prêt, moteurs en marche, derrière son manche à balai ou, ayant déjà pris l'air, on cherche sa route. Les officiers consultent par téléphone les P.C. des divisions voisines. Chacun d'eux est officier de liaison d'un groupe ou d'une escadre dont il connaît à fond l'organisation et les équipages. Au milieu de la pièce, qui rappelle un peu les « amphi » de nos facultés, siège le responsable de la division (1), un général assisté du chef de son 3e bureau (opérations). Auprès d'eux ont pris place les officiers de liaison de la D.C.A., des services de renseignements aériens de l'armée et de la marine. Mais ici, l'attention de tous est dominée par la carte lumineuse haute de 14 mètres qui représente le secteur de combat de cette division de chasse (2).

Sur cet énorme écran en verre dépoli se dessine l'image fidèle du combat qui se déroule dans les airs. Des points verts et rouges se déplacent lentement, et des traits blancs et lumineux, dont la trace demeure, s'allongent à sa surface. Du haut de la salle (3), on projette ces signes de feu ou des traits d'un noir parfait sur la carte. Là sont postées les jeunes filles des transmissions qui à la minute même et



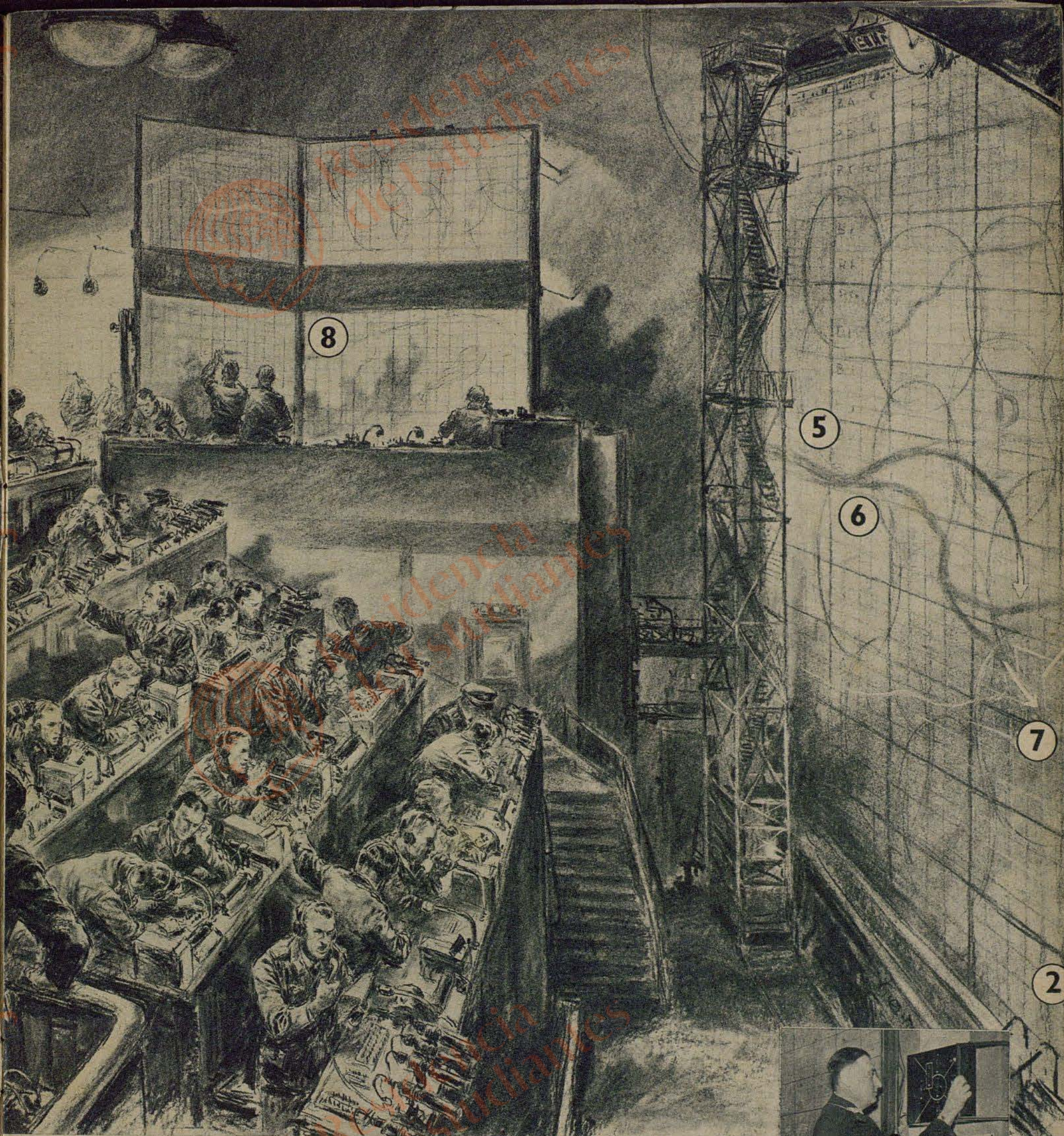
Au P.C. de la division des chasseurs de nuit

fort mystérieusement sont mises au courant des moindres mouvements de l'ennemi. Au-dessus d'elles se trouve un service spécial qui vérifie soigneusement les renseignements reçus. Derrière l'immense écran siège, également dans une sorte d'amphithéâtre, une autre équipe de jeunes filles des transmissions qui projette par derrière une partie des signes lumineux sur cet écran (photo du haut, à gauche).

On éprouve une intense émotion et — oubliant quelques instants la

grave et sanglante réalité — un véritable plaisir dramatique à suivre les mouvements lumineux sur cette carte. Voici, par exemple, la vague des bombardiers ennemis (5) qui fait irruption. Quelques minutes encore et elle se divise (6), preuve que le premier choc des chasseurs a dispersé l'adversaire.

Mais en (7), à la hauteur d'une ville du secteur de la division dont les deux vagues de bombardiers s'approchent, la grande bataille aérienne va se dérouler. La ville est l'objectif des bom-



bardiers. C'est là aussi que l'on dirige le gros des chasseurs de nuit.

Dans la salle, l'émotion est à son comble. Le choc des chasseurs de nuit réussira-t-il? Seront-ils là au moment voulu? Sur la carte, tout signe représente un ordre exécuté. Chaque signe exige des chefs responsables une décision immédiate. Les signes lumineux se multiplient et ce qui ne paraît pas sur le plan lumineux ressort en une large écriture qui se trace en clair, par projection, sur un autre écran.

Un quart d'heure passe et le tableau

se transforme complètement. Les signes représentent les formations ennemies s'éparpillent et prennent la direction opposée. Bientôt, l'intérêt se porte vers les quatre cartes latérales (8). Les deux cartes carrées représentent le secteur des divisions voisines d'où l'ennemi est venu et par où il s'éloignera sans doute. Les deux autres cartes comprennent le territoire relevant d'un échelon supérieur du commandement, le corps d'armée, tandis que la dernière est la carte de l'Europe entière qui permet de suivre les avions

ennemis depuis leur arrivée sur le continent jusqu'à l'instant où ils le quittent.

Ce qui intéresse le civil. Il va sans dire que la division de chasseurs opère en liaison étroite avec la division de D.C.A. qui a, elle aussi, son propre P.C. Ici, on « presse le bouton », c'est-à-dire que le commandant de la division de D.C.A. donne le signal d'alerte pour la population civile. Les sirènes hurlent... Cliché du correspondant de guerre Baar (PK). Dessins du correspondant de guerre Hans Liska (PK).





LA BATAILLE NOCTURNE

III. Les chasseurs de nuit

Les chasseurs de nuit allemands combattent selon deux méthodes radicalement différentes. L'une d'elles trouve son application pendant les traversées des bombardiers, à l'aller et au retour, sur les côtes et les campagnes. On l'appelle, sans tenir compte de l'état des nuages et des phases de la lune, la chasse de nuit « obscure ». Selon cette méthode, le chasseur de nuit est dirigé par la radio du P.C. sur la vague des bombardiers. L'autre méthode consiste dans la coopération de la D.C.A., des batteries de projecteurs et des chasseurs de nuit. Elle s'emploie dans les zones des dites batteries, c'est-à-dire sur les territoires armés de D.C.A. On l'appelle la chasse de nuit « claire ». On trouvera ci-contre la représentation schématique de l'une et de l'autre méthode. Le dessin de droite, en haut, montre une phase de la chasse de nuit « obscure ».

Deux exemples de duels nocturnes

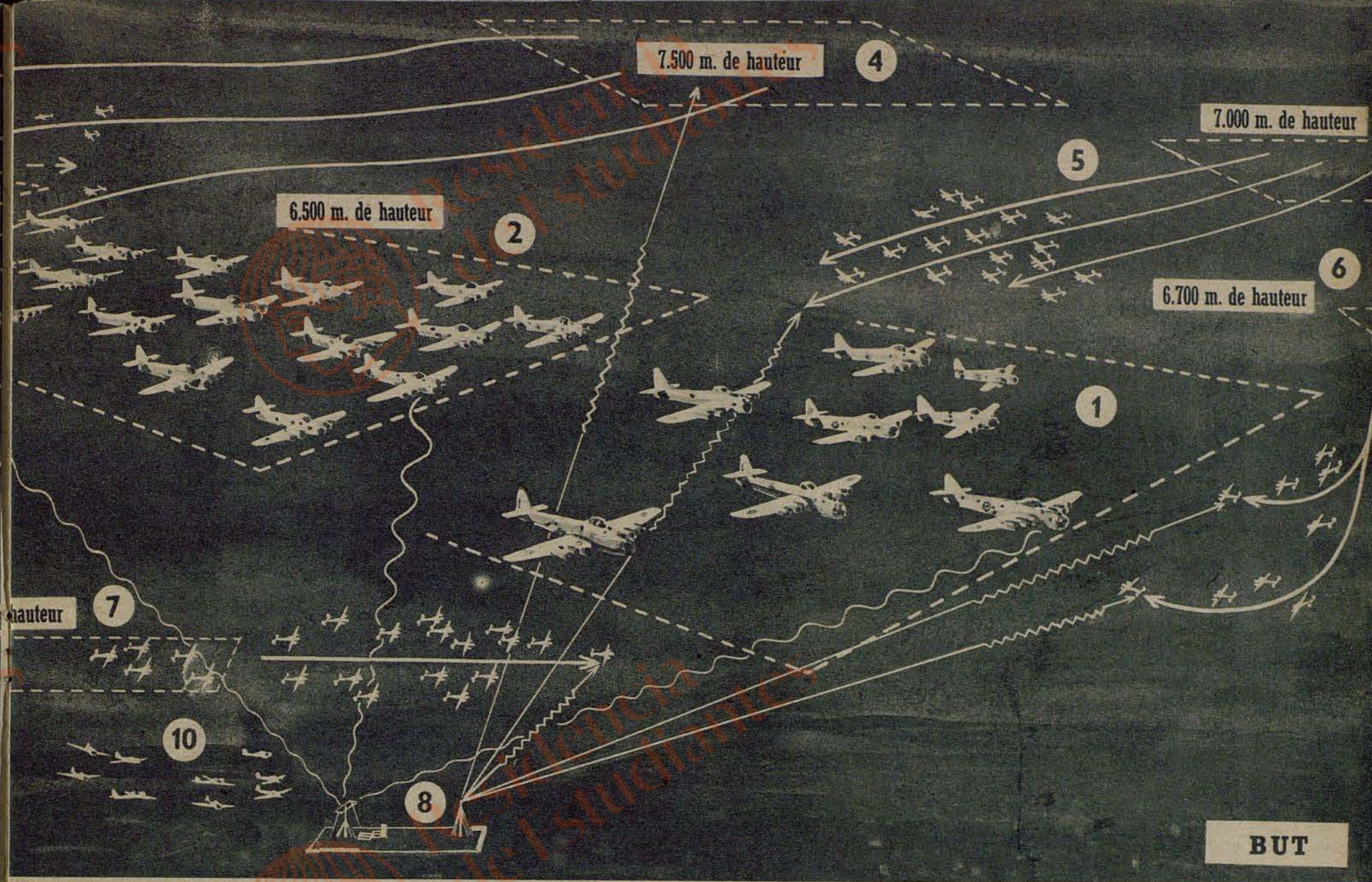
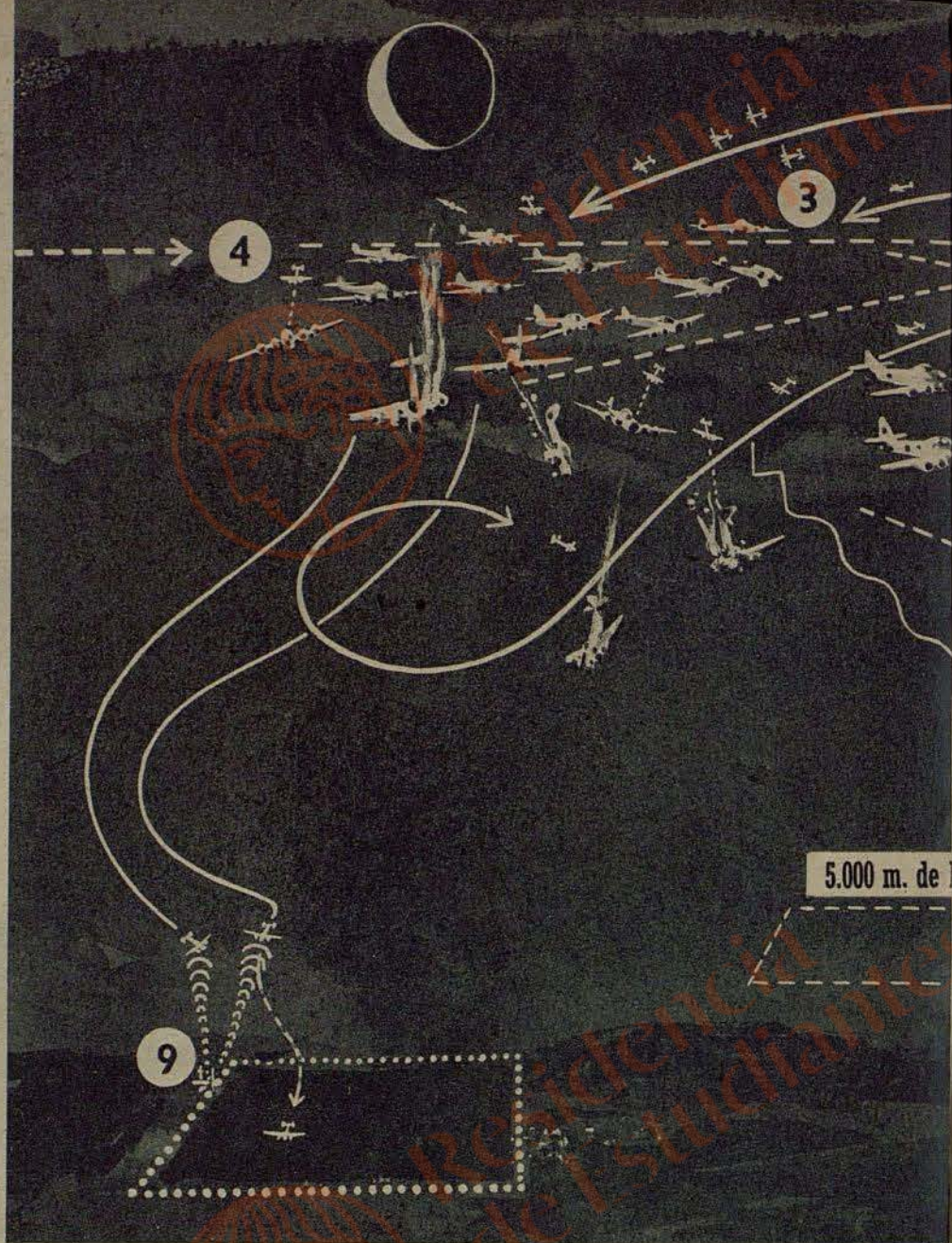
Deux exemples de duels nocturnes. Les deux dessins font voir la destruction de bombardiers grâce à une méthode mixte où interviennent D.C.A., projecteurs et chasseurs de nuit.

Cas n° 1. Les projecteurs ont pris un bombardier dans leurs faisceaux. La D.C.A. de son côté, avec ses instruments, a repéré d'autres appareils ennemis qui volent dans l'obscurité et concentre son feu sur eux. Elle abandonne au chasseur de nuit le bombardier « clair » qui devient vite sa proie.

La formation assaillante se compose de trois vagues de bombardiers. (1) est la vague de tête, (2) et (3) indiquent la deuxième et la troisième vague. Un groupe de chasse de nuit (4) attaque la troisième vague et la disperse. D'autres groupes de chasseurs (5), (6) et (7) sont dirigés à distance par leurs P.C. respectifs (8) de manière à rencontrer les vagues de bombardiers avant leur arrivée sur l'objectif. En (9) se trouve le terrain d'aviation le plus proche du secteur ; il permet aux chasseurs endommagés un atterrissage sans danger. La bataille aérienne se dessine et bientôt de nouveaux groupes de chasseurs (10) s'approchent de l'objectif pour la bataille de nuit « claire », que montre le dessin du bas, à droite.

De grandes couches de nuages couvrent la ville qui est l'objectif des bombardiers. Les projecteurs ne percent pas les nuages et ne peuvent découvrir individuellement les bombardiers qui se tiennent au-dessus. Ils ont alors recours à une ruse. Ils travaillent sur « faisceau large » et éclairent d'un seul coup le banc de nuages entier à l'instant précis où la masse des bombardiers s'y trouve. Les chasseurs de nuit s'élancent sur les silhouettes noires de leurs ennemis devenus visibles. La D.C.A. ajoute ses nuées d'éclatements à cet enfer en plaçant un barrage en avant des vagues de bombardiers.

Dessins de Karl Friedrich Brust



Cas n° 2. Les projecteurs ont saisi un bombardier ennemi. Une batterie de D.C.A. le prend sous son feu. A chaque salve les éclatements se rapprochent de lui ; ils l'encadrent au point de le toucher bientôt... Le bombardier vire brusquement, et sort du barrage de fusants. A ce moment, le chasseur de nuit l'attaque et l'abat.



Caractère d'une bataille de nuit

PAR un temps relativement clair, un chasseur de nuit évoluant à 5 ou 6.000 mètres d'altitude peut embrasser un espace de 500 kilomètres. Si, par exemple, il survole Hanovre, il peut apercevoir de cette altitude, la D.C.A. qui tire à Hambourg, des éclatements de bombes à Berlin des incendies à Leipzig et des fusées éclairantes sur Cologne. Il remarque, entre ces villes, les traces des feux de direction pour l'aviation, les pinceaux lumineux des projecteurs qui balaient le ciel, les aérodromes de la chasse de nuit marqués par des carrés de couleur. Pour le chasseur de nuit allemand, le sol de son pays s'offre ainsi à lui comme un livre grand ouvert, dont il peut lire rapidement les signes sans hésiter.

Certes, les équipages des bombardiers britanniques peuvent eux aussi observer les mêmes signes, mais ils n'en connaissent pas la signification, car le tableau s'offre chaque nuit sous une forme différente, de sorte que les connaissances qui ont pu être obtenues se trouvent être immédiatement brouillées.

Mais, d'autre part, vu la quantité de fausses fusées, de faux signaux de virage, d'attaques feintes et d'incendies simulés, manœuvres de tromperie des bombardiers britanniques, le chasseur de nuit ne peut, par la simple vue, reconnaître de lui-même quelle est la direction véritable de l'ennemi.

C'est alors qu'intervient ce qui donne à la lutte aérienne le véritable caractère d'une bataille : la direction des opérations. Sans elle, il n'y aurait probablement qu'une série de combats isolés dépendant du hasard. Le commandement venu du sol donne, par contre, aux opérations de défense du chasseur de nuit, un sens, une direction précise. Il établit une tâche à remplir et indique les possibilités.

Il est très difficile de se rendre compte de la nature d'un tel commandement. Si l'on considère l'immensité de l'espace où le chasseur de nuit doit manœuvrer, on trouve un point de comparaison avec une organisation de la première guerre, où le haut commandement de l'armée devait aussi diriger les opérations dans des espaces de dimensions semblables. Mais c'est là le seul point de comparaison. Tout le reste est nouveau, surtout la rapidité avec laquelle les manœuvres des aviations allemande et adverse s'accomplissent sur le champ de la bataille. Si on admet que la vitesse des escadres aériennes est en moyenne de 400 kilomètres à l'heure et que la distance entre Londres et Berlin n'est que de 900 kilomètres, on se rend compte que la situation et les possibilités tactiques d'une telle bataille peuvent changer rapidement d'un moment à l'autre. Deux ou trois minutes perdues au moment de la transmission d'une

nouvelle ou d'un ordre donné correspondent à 14 ou même à 20 kilomètres de vol. Cela peut suffire pour faire échouer une attaque des chasseurs de nuit qui avait été bien engagée contre l'adversaire.

On voit à quel point l'évolution d'une bataille aérienne dépend de la transmission des nouvelles et des possibilités dont le commandement dispose à cet égard. Rien n'est plus important que de reconnaître à temps les intentions de l'adversaire. Pour cela, il est absolument nécessaire que les différentes observations faites aux frontières de l'Europe soient transmises le plus rapidement possible au commandement. Il faut encore prendre le temps de les vérifier. Elles sont aussitôt utilisées et des ordres sont immédiatement donnés. L'adversaire, naturellement, sait très bien tout cela et s'efforce de cacher ses intentions le plus longtemps possible et de gêner le système d'informations des chasseurs de nuit. On peut dire qu'en outre de la bataille aérienne véritable, une lutte acharnée, invisible au profane, se déroule pour ces informations. L'adversaire vole vers différents points, change de direction, déclenche des attaques simulées et cherche à brouiller les ondes. A cet effet, il dispose d'avions spéciaux qui volent avec les formations de bombardiers. On sait même que les bombardiers britanniques transportent avec eux des jeunes filles dont la mission est d'imiter la voix des jeunes filles de la radio allemande, pour lancer de faux commandements.

Ce sont là des choses que savent fort bien ceux qui sont chargés de la direction d'un combat nocturne. Il leur faut des nerfs solides et de la présence d'esprit pour faire face aux difficultés et assurer la victoire.

Les Anglais ont même prétendu que 600.000 hommes prenaient part à une telle bataille nocturne. Que le chiffre soit exact ou non (et il est probable qu'il est encore trop bas), une chose est sûre : c'est que chacun de ces hommes responsables n'est pas seulement un expert, un spécialiste, mais aussi un homme bien équilibré, jouissant d'une santé parfaite. C'est toujours l'élite de la nation qui combat dans une telle bataille aérienne. On peut s'en rendre compte par un petit exemple. Un oculiste de la Luftwaffe qui est chargé de surveiller continuellement plusieurs centaines de chasseurs de nuit quant à la qualité de leur vue, a constaté que les succès des chasseurs sont en rapport direct avec leur acuité visuelle, à tel point que le médecin est en état de déterminer d'avance quel est le chasseur qui abattra le plus d'appareils ennemis, et celui qui en abattra le moins.

→ **L'ennemi dans le champ de mire.** Un groupe de reconnaissance de chasseurs alpins a repéré l'ennemi. Cliché du correspondant de guerre Rieder (PK)

N°4711

TOSCA POUDRE

Le choix de votre Poudre
est une question de confiance

C'est pourquoi il doit être judicieux et réfléchi. Une bonne poudre pour le visage doit s'harmoniser au fond de votre teint avec la délicatesse d'un pastel et la légèreté d'un souffle. Son adhérence doit être aussi fine que forte et d'un parfum délicat.

La Poudre Tosca "4711" répond à toutes ces exigences. Elle entretient l'épiderme et le protège contre les intempéries, grâce à sa teneur en matières cosmétiques, dosées très exactement d'après des données scientifiques.

Le ton approprié à chaque type de beauté.





Ils survolent l'Allemagne. Des adjutants allemands qui se sont distingués sur le front essaient un nouveau type d'avion. Ils retourneront bientôt au front mieux préparés que jamais. Cliché du correspondant de guerre Pabel (PK)



Mozart's
Geburtshaus
Eingang



← L'escalier dans la maison d'un architecte allemand: la haute fenêtre qui semble élargir le hall laisse pénétrer un véritable torrent d'air et de lumière

Les claires fenêtres de cette vieille maison bourgeoise de Salzbourg sont agrémentées d'ornements blancs sur rose en style rococo. C'est derrière ces fenêtres que naquit, le 27 janvier 1756, Wolfgang Amadeus Mozart, le génie musical qui devait donner au monde tant d'œuvres impérissables

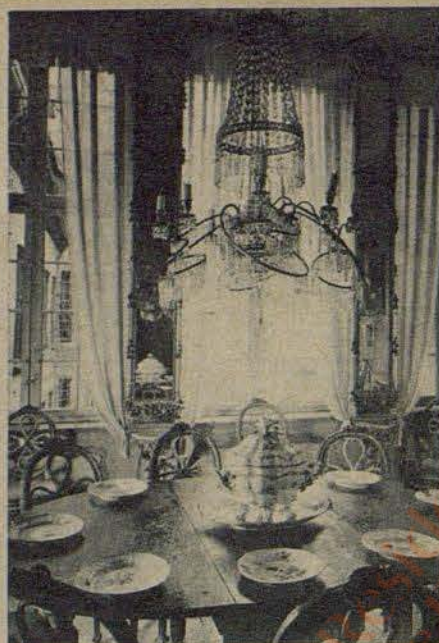
LA CARACTERISTIQUE
D'UNE MAISON :

LA FENETRE

Quiconque désire connaître le caractère d'un autre, le regarde dans les yeux. La fenêtre est pour ainsi dire l'œil de la maison. En regardant les fenêtres, on apprend quelque chose sur la personnalité de celui qui l'a construite, et si l'on sait bien observer, on y puisera même des connaissances sur l'histoire de la civilisation. Quiconque en parcourant l'Europe, fixe son attention sur les fenêtres par lesquelles les gens du nord, du sud, de l'ouest et de l'est regardent le monde, apprendra mille choses sur l'histoire et la civilisation des peuples ainsi que sur les conditions économiques dans lesquelles ils vivent



Le besoin de paraître exigeait aux époques passées la grande fenêtre qui non seulement donnait une belle vue au maître de la maison, mais lui offrait également un cadre digne de sa personne.



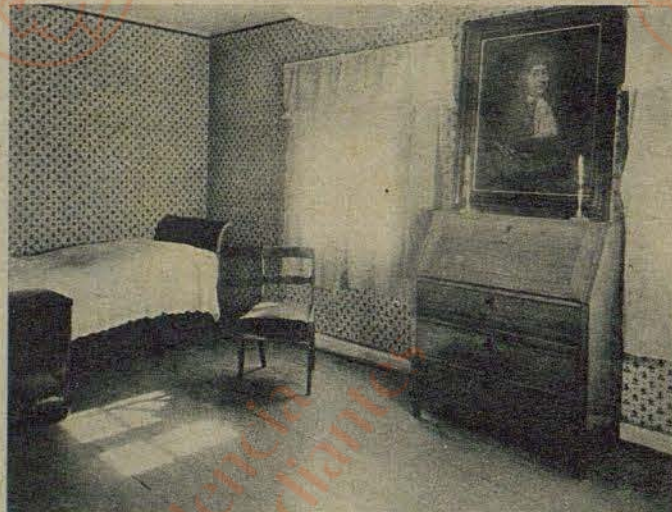
La salle à manger d'un patricien d'une vieille ville allemande avait besoin de beaucoup de lumière pour éclairer la grande table autour de laquelle la famille et les amis se réunissaient.



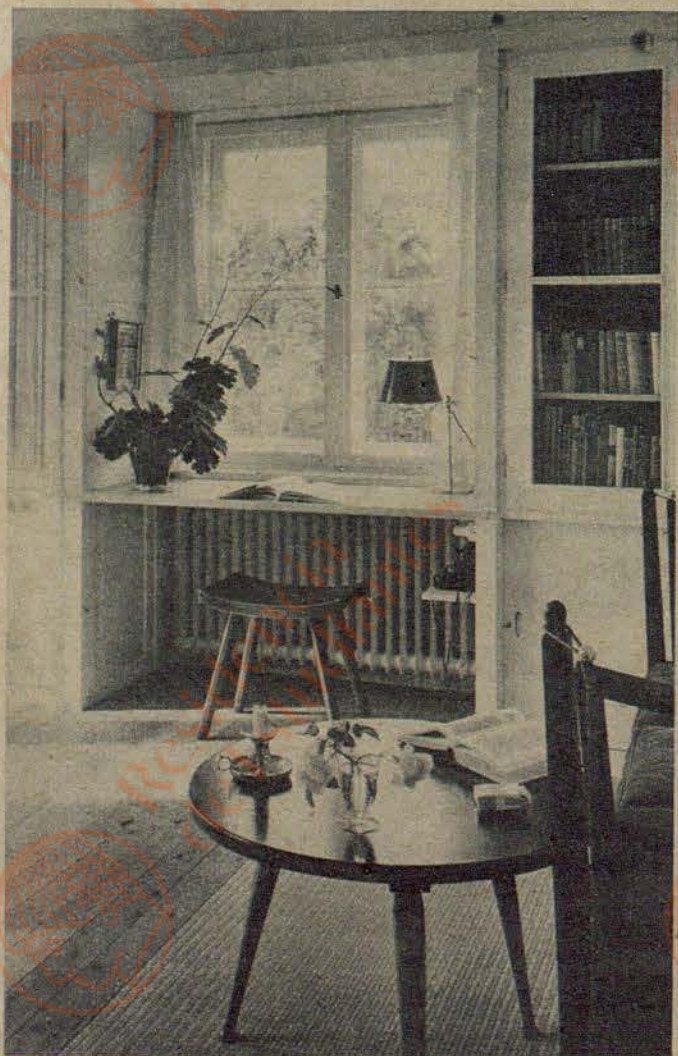
Ce salon bourgeois du XVIII^e siècle au centre de Berlin, donne une impression de dignité et de confort, tout en satisfaisant aux exigences de l'hygiène.



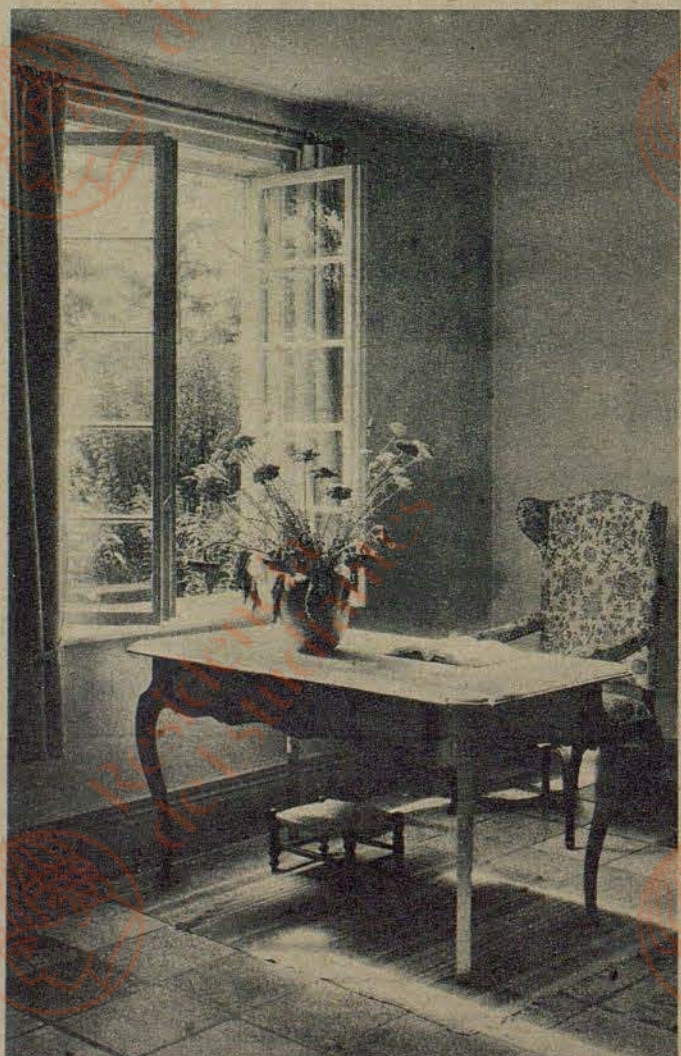
De nombreuses fenêtres de style renaissance et baroque inondent de lumière les chambres de la maison bien connue des Uphagen, à Dantzig.



L'atmosphère de cette pièce n'est nullement celle d'un musée. Cette chambre se trouve dans la demeure d'un architecte de Brunswick et est garnie de vieux meubles de Lübeck.



Utiliser l'espace au maximum. Tel est le principe qui avait présidé à la construction de cette petite maison moderne de la banlieue berlinoise. Le secrétaire, le radiateur, le téléphone, tout cela est coquettement installé dans l'embrasure de la fenêtre.



La caractéristique du style moderne. Même l'extrême simplicité peut être confortable. Les cloisons claires, le carrelage du plancher, les meubles simples et les fenêtres encadrent la vue de l'extérieur tel un tableau peint selon toutes les règles de l'art.

ON ouvre sa fenêtre pour faire entrer l'air, de même qu'on la ferme pour se protéger de l'air vif du dehors. La fenêtre remplit cette double tâche également vis-à-vis de la lumière et du bruit. Elle est l'œil de la maison, exerçant en même temps les fonctions des poumons et de l'oreille. Une maison sans fenêtres serait aveugle, sourde, et elle étoufferait.

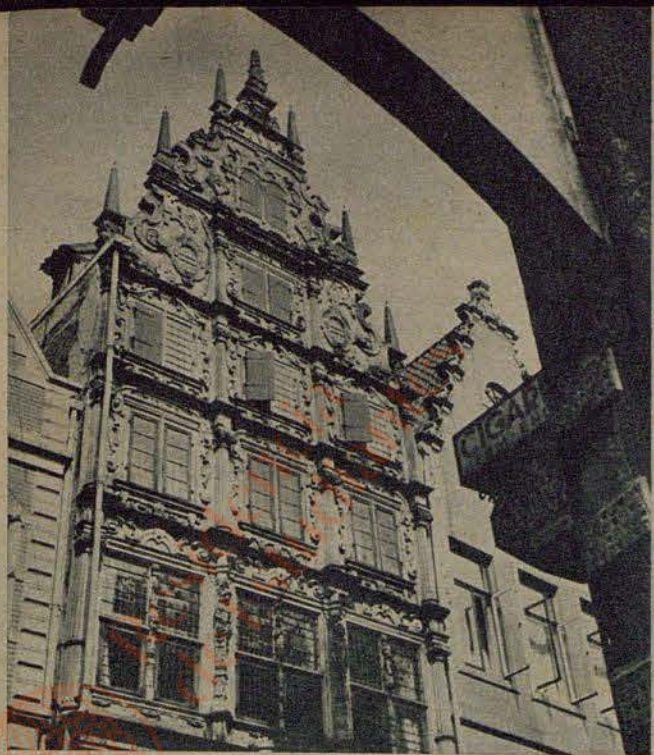
Pour satisfaire au besoin de lumière et d'air que l'homme moderne, au contraire de ses aïeux, a reconnu comme indispensable à l'hygiène, les architectes sont allés jusqu'à vouloir construire des maisons de verre. Mais l'homme n'en a pas pour cela perdu son besoin atavique d'un asile; il conserve toujours en lui le souvenir des cavernes sombres et sûres des temps préhistoriques. Il faut penser à tout cela quand on construit une maison. Alors on ne fera les fenêtres ni trop petites ni trop grandes.

Il était une fois un pays — cela semblera un conte de fées aux hommes d'aujourd'hui — dont le gouvernement ayant un gros besoin d'argent taxait toutes les fenêtres donnant sur la rue. Ce gouvernement, s'enrichit-il vraiment par cette mesure? Ce qui est certain, c'est que la population ménagea les fenêtres au détriment de sa santé. Celui qui voyage en France peut encore s'en rendre compte aujourd'hui. Car ce pays était la France et c'était Napoléon qui avait un tel besoin d'argent. Mais le plus surprenant, c'est que cette contribution n'a été abolie comme impôt d'Etat qu'en 1917, et qu'elle est encore en vigueur aujourd'hui comme base d'impôt communal.

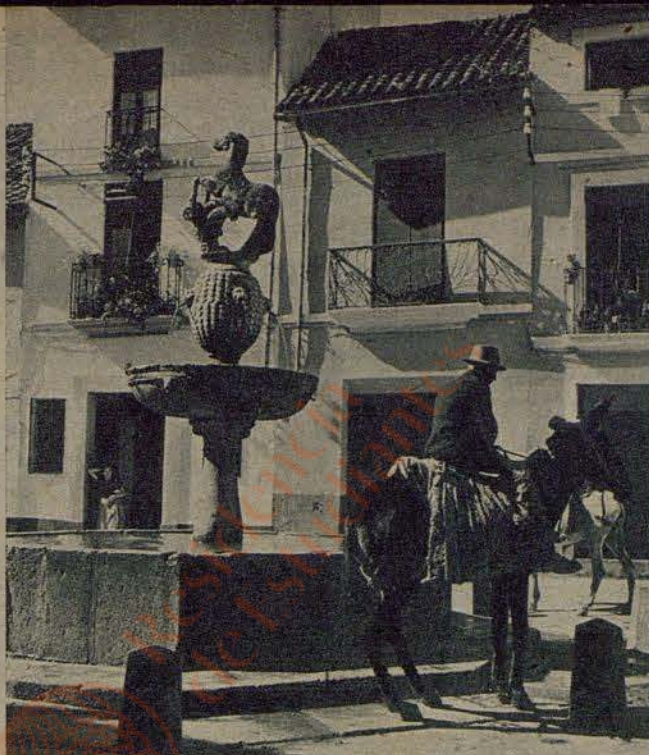
En Angleterre, il existait également une taxe sur les fenêtres qui n'a été abolie que vers 1850.

A cette époque, on engageait déjà en Allemagne la campagne en faveur de l'hygiène et de l'assainissement des vieilles cités, en même temps que la lutte contre les rues étroites et sans lumière, humides et malodorantes et contre les maisons de rapport aux loyers usuraires des grandes villes. Cette lutte fut entreprise méthodiquement dès que les découvertes de la médecine moderne eurent révélé aux hommes l'importance primordiale de la lumière et de l'air pur pour la vie, et indiqué les mesures prophylactiques à prendre contre les maladies et les épidémies, surtout contre la tuberculose. La dernière épidémie de choléra à Hambourg fut non seulement une date mémorable dans l'histoire des progrès de la médecine, grâce au génie du médecin munichois Pettenkofer, mais marqua aussi une étape décisive vers l'urbanisme.

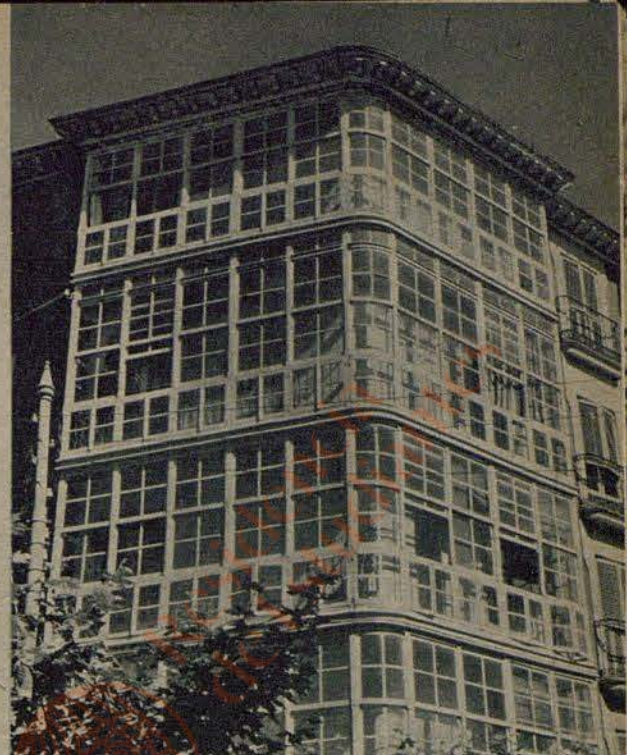
Aujourd'hui, il nous semble tout naturel que nos appartements soient éclairés par de grandes baies vitrées qui font paraître les pièces plus larges qu'elles ne le sont réellement, tout en y laissant pénétrer l'air et le soleil. Maintes petites maisons d'ouvriers dans la banlieue de nos grandes villes offrent à leurs habitants des conditions de vie plus saines que les palais et les châteaux-forts des grands seigneurs du moyen âge.



La magnifique façade de l'«Essighaus» à Brême exprime le désir de paraître de la riche bourgeoisie des siècles passés. Telles des cadres luxueux, ces fenêtres sont véritablement «des miroirs du monde»



Une rue de Cordoue. Les fenêtres et les portes vitrées caractéristiques de l'Espagne sont garnies des lourdes jalousies qui protègent les habitants de l'abondance de lumière et des rayons du soleil, mais aussi de la trop grande curiosité et de l'excès de gaieté



Le voyageur en Espagne est étonné de trouver dans les régions basques et de la haute Castille de nombreuses maisons d'habitation entourées de cloisons vitrées formant une sorte de jardin d'hiver

Dans une petite ville d'Italie la fenêtre s'ouvre sur une vue ravissante du vieux port. Elle remplit la double fonction de faire entrer dans la pièce l'air frais du soir, tout en empêchant la chaleur des journées d'été d'y pénétrer



Ces quatre lignes sont-elles
vraiment parallèles?

L'œil dit non. Mais si l'on vérifie, on constate qu'elles
sont vraiment parallèles. C'est ainsi que l'on se trompe!
Mais un objectif Voigtlander ne se laisse pas surprendre.
Il reproduit fidèlement sur une pellicule à grain fin
BESSAPAN les choses telles qu'elles sont dans la réalité.
Régalez-vous donc de posséder un Voigtlander, ou
pensez déjà maintenant à vous le procurer dès qu'ils
seront de nouveau en vente.



Voigtlander

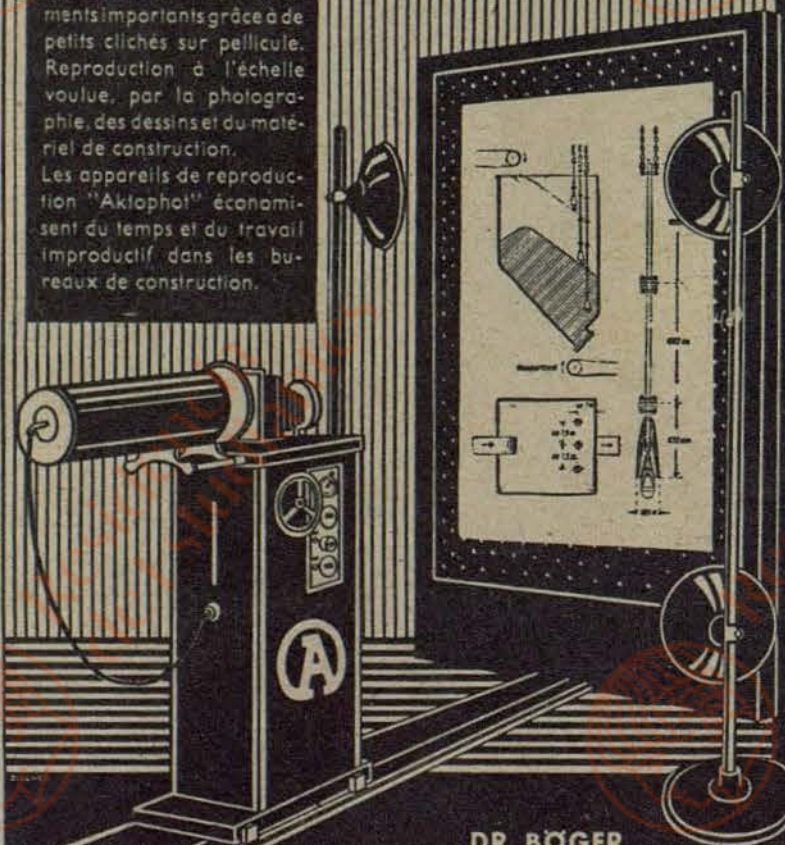
HEINTZE & BLANCKERTZ
BERLIN/C2



Heintze & Blanckertz
BERLIN

AKTAPHOT

Conservation des documents importants grâce à de
petits clichés sur pellicule.
Reproduction à l'échelle
voulue, par la photogra-
phie, des dessins et du maté-
riel de construction.
Les appareils de reproduc-
tion "Aktaphot" économis-
sent du temps et du travail
improductif dans les bu-
reaux de construction.



DR. BÖGER
VEREINIGTE PHOTOKOPIER-APPARATE K.G.
HAMBURG BERLIN

FIXES ET TRANSPORTABLES / APPAREILS

7928/10



Senking

une démonstration de l'énergie
industrielle allemande

CUISINIÈRES / INSTALLATIONS DE GRANDES CUISINES

DE BUANDERIE / INSTALLATIONS DE BOULANGERIE

SENKINGWERK HILDESHEIM



Quelque part en France

Une promesse britannique

TOUT ce qui reste d'une petite habitation : des bombes anglaises ont transformé la demeure d'un ouvrier français en un hideux tas de décombres. Sur des débris de mobilier, on reconnaît à droite un illustré : « Le Miroir n° 7/1939. La couverture montre un soldat anglais équipé pour le combat, quatre obus sur les bras. Au bas, une déclaration de Hore Belisha annonce un puissant corps expéditionnaire britannique devant venir au secours de la France — c'était en 1939 ! Un patriote français a pu voir dans ce numéro un document à conserver, ce qu'il fit. Par l'effet d'un hasard sinistre, le fascicule s'étale à nouveau au grand jour à l'instant où l'Anglais est venu, pour de bon, apportant la mort et la désolation. Tel est l'aspect du « secours » qu'apporte l'Angleterre à la France d'aujourd'hui. Il s'adressait aussi à l'ouvrier français, à son épouse, à sa petite fille, tous ensevelis sous les décombres de leur maisonnette. Et cette couverture du « Miroir » s'étale, insolente, sur les ruines, symbole d'une espérance qui fut brisée avec une violence inouïe.



Quelque part en Allemagne

Héroïsme sans phrases

Deux sœurs des ordres catholiques à l'honneur après avoir été à la peine. Tous ces braves, lors d'une sauvage attaque britannique contre les populations, ont au mépris du danger tout tenté pour sauver leur prochain, et la Croix du Mérite de guerre leur a été décernée



Sécurité d'abord!

Un
simple numéro
sur votre carnet
et vos économies
sont sauvées!

En cas de sinistre, les
BONS DU TRÉSOR et les
BONS D'ÉPARGNE sauvent
vos économies.

En cas de destruction
de ces titres, si vous avez
pris la précaution de no-
ter leurs numéros, votre
capital n'est pas perdu.
Vous recevrez un titre de
rente qui vous permettra,
dans un certain délai, de
retrouver votre avoir.

Tous renseignements complé-
mentaires aux guichets de vente :
Perceptions, Bureaux de Poste,
Banques, Notaires, etc...

Ici, RADIO-PARIS.



CYCLE BEETHOVEN
WILLEM MENGELBERG

Du 18 Mai au 18 Juin
Chaque Dimanche
Chaque Jeudi
en soirée

Retransmission depuis le
THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
Métro : ALMA-MARCEAU
Longueurs d'ondes : 280 m. 9 et 312 m. 8

M. Brunet & Co
COGNAC

École Professionnelle par Correspondance
DE RADIO ET D'ÉLECTRICITÉ
34, AVENUE DE VILLIERS - PARIS 17°
Cours de divers degrés et Spécialités
MONTAGE - DÉPANNAGE
CINÉ-SONORE - TÉLÉVISION - ÉCLAIRAGISME
ÉLECTRICITÉ INDUSTRIELLE et RURALE, etc.
Envoi gratuit du Guide N° 90
ET LISTE DE LIVRES SPÉCIALISÉS

L'OPÉRA D'AUJOURD'HUI EN ALLEMAGNE

WERNER EGK ET CARL ORFF

Ce sont surtout les deux artistes Carl Orff et Werner Egk qui ont donné à l'opéra allemand de notre temps sa marque caractéristique. Ils se distinguent des autres compositeurs modernes par leur génie très personnel et la clarté de leurs buts artistiques, et ont ainsi fortement influencé l'évolution de l'opéra allemand. Tous deux sont Allemands du Sud, doués de ce talent créateur de belles formes et de cette disposition au plaisir des sens propres à la race bavaroise. Tous deux sont à vrai dire autodidactes, en ce qu'ils n'ont nullement suivi la voie normale de la carrière de compositeur d'opéras : Egk a débuté très jeune dans les travaux pratiques pour le théâtre et la radio, tandis que Carl Orff a trouvé dans l'union de la musique et de la danse l'élément principal de son art : le rythme. Aujourd'hui, ils ont atteint la cinquantaine et leur œuvre est assez complète pour qu'on puisse en tirer une impression très nette.

Dès le début de ce siècle, l'opéra allemand a commencé à se dégager de la conception wagnérienne du drame musical. Richard Strauss a été l'initiateur de cette évolution en retrouvant dans son « Chevalier à la Rose », la sérénité de Mozart et en adoptant dans son « Ariane à Naxos » une harmonieuse musique de chambre. On désirait un style plus clair, soulignant les droits de la musique vis-à-vis de ceux du drame, mais le principe d'une musique facile à chanter se heurtait à celui de la polyphonie moderne. Werner Egk qui, jeune musicien, se trouva devant ces problèmes compliqués, trancha ce nœud gordien, guidé par l'instinct de son génie naturel. Il était assez raffiné pour s'approprier les influences les plus diverses, tout en conservant, avec toute la spontanéité désirable, son individualité artistique. Musicien, il suit son goût pour l'harmonie pure tandis que, auteur dramatique, il est animé par le désir de créer du théâtre vivant et puissant dans ses effets. Pour Egk, comme pour Stravinski, l'harmonie constitue l'élément principal de la musique. Son art de compositeur dispose de toute la richesse de nuances de l'impressionnisme. Pour l'instrumentation de ses œuvres, il se sert des couleurs fortes et éclatantes qui rappellent l'art

populaire de son pays. Une vitalité naïve se révèle dans sa musique qui, très souple en ce qui regarde la diction aussi bien que l'expression, puise toujours dans l'idée dramatique le caractère de ses mélodies.

Dramaturge, Egk choisit ses sujets dans la littérature mondiale. A l'exception de son premier opéra, le « Violon enchanté », œuvre gaie et populaire, dont le livret est tiré d'une pièce de marionnettes du comte Pocci, il écrit lui-même les textes de ses opéras. Ce qui l'intéressait dans le « Peer Gynt » d'Ibsen, c'était aussi bien la réalisation d'un « Faust » nordique que cette alliance de réalisme et de fantaisie, qui lui a permis de donner à sa musique un caractère particulièrement émouvant. Après ce sujet philosophique, il s'attaque à Don Juan. Dans son ballet « Joan de Zarissa », la plus riche et la plus étoffée de ses partitions, il continue la célèbre tradition des ballets français et espagnols. Il transpose la fable espagnole dans l'atmosphère culturelle de la Bourgogne de la fin du moyen âge et crée une œuvre fascinante par sa beauté sensuelle et son caractère tragique. Puis se servant de mots et d'images, dans une forme mi-épique, mi-dramatique, il décrit le sort de l'explorateur du nouveau monde Christophe Colomb. Ce sujet historique est traité dans un langage musical d'une sévère simplicité et d'une grande force d'expression. Par sa dernière œuvre, « Circé » qui sera représentée dans le courant de l'année, Egk se détourne de la vérité historique pour s'occuper d'un drame fantastique de l'Espagne du XVII^e siècle.

Tandis que Werner Egk, représentant du théâtre vivant, paraît suivre dans ses œuvres son imagination et son intention parfaitement justifiée de produire un effet artistique, Carl Orff convainc son public par son souci de la vérité et la logique sévère avec laquelle il poursuit le but qu'il s'est proposé : renouveler les bases du théâtre d'opéra. Sa première réalisation, la nouvelle version du plus ancien opéra l'« Orfeo » de Claudio Monteverde, apparaît comme un programme. En trois variantes de plus en plus fouillées, il a présenté au monde tous les différents

éléments de l'art de l'opéra. C'est seulement après ce travail préparatoire que commence la série de ses véritables œuvres, car critique sévère envers lui-même, il a répudié tout ce qu'il avait composé auparavant. Dans ses « Carmina burana », il a réuni les chansons gaies et voluptueuses du moyen âge, nées dans le paysage wurtembergeois et en a fait une magnifique cantate, d'une verve éblouissante. Cette œuvre a trouvé son complément dans le ballet « Catulli carmina » dont le texte est tiré des chants d'amour de Catulle. Un autre groupe de ses compositions, d'un genre comique et fantastique, est basé sur les contes de fée allemands. Sa bizarre pièce de théâtre « La Lune » est d'une portée universelle. La scène étroite renferme la terre et le ciel ; les vivants et les morts y ont leur rôle et la musique tout ensemble grotesque et spirituelle est animée de mélodies populaires. Le drame satyrique de « La femme prudente », plus léger et plus piquant, suivit cette œuvre intéressante. Orff vient également de mettre en musique le drame de Shakespeare « Le songe d'une nuit d'été », et il travaille actuellement à la composition de l'« Antigone » de Sophocle qui doit devenir le couronnement de sa carrière. Telles sont les étapes qu'Orff a parcourues sans hésitations ni faiblesses. De tous les contemporains, c'est lui qui se détourne le plus résolument des mélodies sentimentales du romantisme. Dans les « Carmina burana », sa musique, toute empreinte de force, de simplicité et de grandeur aussi bien en ce qui concerne l'harmonie que le rythme, renonce de plus en plus à la multiplicité des instruments. Dans sa dernière œuvre, les « Catulli Carmina », les instruments à cordes et à vent de l'orchestre ont disparu, il ne reste que le chœur et un groupe considérable de timbales, cymbales, tambours, grosses caisses, etc. Il peut paraître étonnant que l'art de Carl Orff, dans toute sa sévérité et sa clarté logique, soit devenu aussi populaire. Mais il y a à cela une très bonne raison : Orff glorifie la joie de vivre, les sentiments forts et élémentaires, l'amour triomphant, le rire profond et vainqueur : sa musique est l'expression de la vitalité de notre époque.



Werner Egk avec son fils Titus



Carl Orff dans son cabinet de travail



A l'Opéra de Paris : « Joan de Zarissa », ballet dramatique de Werner Egk. La création de cette œuvre à Paris, où Serge Lifar, maître de ballet de l'Opéra, jouait le premier rôle, fut un succès sensationnel. Le compositeur dirigeait lui-même l'orchestre.

Au théâtre de Leipzig : « Catulli carmina », le récent drame musical de Carl Orff, dont le texte consiste dans les douze plus belles poésies d'amour du poète romain Catulle. Elles sont chantées par un chœur a capella se trouvant dans l'orchestre.



CROISADE DE L'AIR PUR



au secours de l'Enfance!

ACHETEZ DES BONS DE SOLIDARITÉ POUR LES COLONIES DE VACANCES



Un chef-d'œuvre

d'utilisation des dimensions admises — tel se présente le posomètre photo-électrique de l'appareil Zeiss-Ikon Contax III. Pour conserver un maximum d'intensité de champ, on fait occuper par la masse magnétique tous les recoins disponibles. Comme dans les montres de grande valeur, le mécanisme du mouvement, ancré dans des pierres au moyen de pointes d'acier durci, est ramené à de si faibles dimensions que le frottement et la sensibilité aux chocs ont encore été considérablement réduits. Un tel instrument accuse et mesure jusqu'à des courants de millièmes d'ampère, et on peut s'y fier pour les plus délicates prises de vues (intérieurs, photo en couleurs, etc.) Ce posomètre répond enfin aux possibilités que nous ouvre le Contax et en permet la pleine utilisation.

Z E I S S I K O N A. G.

Faites-vous conseiller dès maintenant, vous achèterez plus tard
Pour la France: "Ikona" S. A. R. L., 18-20, rue du Faubourg-du-Temple, Paris XIe. — Pour la Suisse: Jean Merk, Bahnhofstr. 57 a, Zürich. — Pour la Belgique: H. Niéraad, 14, r. Franklin, Bruxelles-Schaerbeek.

Pelikan



Encre Stylographique

RÉPUTÉE DEPUIS 1889

GÜNTHER WAGNER, HANNOVER

L'Europe s'éveille

La littérature, moyen de rapprochement des peuples

D'innombrables livres de poètes et d'écrivains européens ont paru ces temps derniers en langue allemande, de même que la littérature allemande s'est répandue de plus en plus parmi les peuples européens. Ainsi ce qui avait été négligé jusqu'ici est réparé en temps de guerre. C'est là un nouveau symptôme prometteur pour l'avenir

POUR celui qui observe avec attention ce qui se passe en Europe, c'est toujours un spectacle rassurant de voir comment on s'efforce aujourd'hui de surmonter les obstacles qui se sont dressés entre les peuples en réparant ce qui a été négligé jusqu'ici et en favorisant les échanges culturels. Il est ridicule de devoir constater que certains peuples de notre continent semblent avoir été découverts plus tard et moins complètement que l'Amérique elle-même.

Malgré l'énorme mérite d'un écrivain comme Herder, à qui l'on doit d'avoir su rassembler une riche collection de chants populaires européens, l'origine de ces chants n'en reste pas moins obscure. C'est seulement aujourd'hui que la Ballade de la femme d'Asan Aga peut être reconnue comme étant « croate ». Goethe qui s'en est occupé la disait « morlaque », d'après la petite tribu de l'Istrie qui a donné son nom à un détroit, ce qui, en tout cas, semble plus typique que le terme vague plus tard adopté de « slave méridional ».

C'est là, parmi tant d'autres, un exemple qui souligne l'importance des recherches reprises aujourd'hui, comme, par exemple, les travaux de Basil Munteanu sur l'histoire de la littérature roumaine et d'Andreas Mraz, sur celle de la littérature slovaque. Ils nous donnent une vue d'ensemble sur la vie intellectuelle des nations en question, depuis les débuts jusqu'à l'époque actuelle, et sont une aide précieuse pour le classement des œuvres littéraires dans la production européenne dont le lecteur fait peu à peu connaissance, grâce aux traductions actuelles. Ces travaux établissent, en outre, un pont entre le passé et le présent vivant, de même que les réunions et congrès qui ont eu lieu, à différentes reprises, entre les écrivains des diverses nations de l'Europe ont servi à créer des liens nouveaux entre les peuples.

Si la plus grande part des traductions revient surtout à l'Allemagne, c'est là une chose assez naturelle. Les noms cités le plus souvent ces temps derniers ont été ceux de Asmund Sveen, Tkarl Holter (Norvège), de Mihail Sadoveanu, George Ionascu, Ionel Teodoreanu, Liviu Rebreanu, Cezar Petrescu (Roumanie), Mile Budak (Croatie), Mika Waltari, Arvi Kivimaa, V. A. Koskenniemi (Finlande), Fani Popowa-Mutafowa, Janko Janeff, Jordan Jovkov (Bulgarie), Jean de la Varende (France), Josef Nviro, Sander Marai (Hongrie), Gerhard Toonder, Filip de Pillecijn (Pays-Bas et Flandre). Comme on le voit, les éditeurs allemands s'efforcent sans cesse de faire connaître les œuvres culturelles de l'étranger.

La littérature allemande a trouvé, d'autre part, un excellent accueil chez les autres nations européennes, qui témoignent d'un vif intérêt pour les œuvres classiques et post-classiques allemandes. Le Faust de Goethe a paru en Norvège, dans une nouvelle traduction de Christen Gundelach, et en Roumanie, traduit par Laura Dragomirescu. « Egmont » a été traduit en croate par Branimir Livadio, « Hermann et Dorothea », « Stella » et « Werther », en bulgare, par Raszwetnikow. On a publié une édition de Schiller et de Grillparzer en bulgare. En France, le professeur Leiseau, de Paris, a traduit Theodor Storm, puis « Poésie et Vérité » de Goethe, ainsi que « Les vagues de la mer et de l'amour », « Sapho », « La destinée et la fin du roi Ottokare » de Grillparzer. Maxime Alexandre a publié une vie de Hölderlin avec des extraits de ses poésies. En portugais, on a fait paraître une traduction de Otto Ludwig: « Entre ciel et terre » et de Mörike: « Le voyage de Mozart à Prague ». En Roumanie, a paru une traduction, par D. C. Amzar, des Aphorismes de Lichtenberg. Beaucoup d'anthologies ont été, en outre, publiées. En Lettonie: Prose allemande. En Espagne: Poèmes, textes et traductions, par M. Gutierrez Marin. En France une anthologie de toute la poésie lyrique allemande par Lasne et Rabuse.

S'il est vrai que la liste qui vient d'être donnée ne renferme pas les œuvres les plus accessibles, elle témoigne tout au moins du désir de surmonter les difficultés. Il faut voir là aussi une preuve du formidable échange de livres qui a lieu et un signe favorable pour l'avenir. On constate de même, pour les traductions d'œuvres récentes de la littérature allemande, un effort analogue de compréhension, dans un sens culturel élevé qui fait honneur aux nations en question. C'est, par exemple, le cas pour les traductions des poèmes de Rilke, en portugais par Paul Quintala, en croate (avec les « lettres à un jeune poète ») par Josip Velebit, aussi pour les « Galgenlieder » (Chansons patibulaires) de Morgenstern, traduites en français par André Thérive ainsi que pour la traduction en suédois d'œuvres de Carossa: « Enfance », « L'évolution d'une jeunesse », ou en slovaque du même auteur: « Le docteur Gion », ou encore en norvégien « Trois nuits » de Stehr, en norvégien et en hollandais: « Le devoir », de Wilhelm von Scholz. Ce sont là des exemples pris au hasard. Et pour compléter le tableau, ajoutons encore une traduction croate de Hauptmann: « Le voiturier Henschel », par Tomislav Tanhofer et une traduction slovaque de Sudermann: « Madame Sorge » par Pissk.

Les autres traductions, de nation à nation, sont évidemment d'une moins grande importance; mais elles existent cependant et témoignent du vif désir de se connaître qui s'est éveillé chez les peuples. C'est ainsi que l'on trouve maintenant des poèmes et des contes croates traduits en danois par Kay P. Nielsen, deux romans: « Un étranger vint à la cour » et « Les sept frères » du Finlandais Mika Waltari, traduits en roumain. On voit bien par ces exemples, qu'il existe maintenant en Europe une volonté de pénétration mutuelle, un effort de compréhension nouveau. On ne peut clore cette rapide énumération sans mentionner encore le rôle d'intermédiaire entre les peuples que jouent aujourd'hui le théâtre et le film, en Europe.

UNE TUMEUR AU CERVEAU

La maladie d'une sténo-dactylographe

Une tumeur au cerveau est une affection dangereuse. Elle est souvent mortelle. Dans bien des cas, toutefois, une opération à temps peut sauver le malade. Quant aux frais de l'opération, ils sont si élevés que seuls des gens fort riches peuvent y faire face

POUR la cinquième fois le chef des ventes d'une usine de textiles, en Rhénanie, rend à sa secrétaire dactylographe, Marguerite Soyer, une lettre à taper. En général, il pouvait s'en remettre à elle et signer son courrier presque les yeux fermés. Or, pour la cinquième fois il découvre des erreurs dans la même lettre : prix des tissus interchangés, délais de livraison erronés. Le chef ne se fâche pas, sachant ce dont sa sténo-dactylo est capable, l'ayant jugée depuis trois ans excellente secrétaire. Ce n'est pas pour rien que la jeune Soyer, qui n'a que 24 ans, gagne 260 marks, salaire fort convenable dans une ville de moyenne importance. Son chef lui fait un reproche amical, mais elle n'y répond point. Elle souffre de violents maux de tête et n'aspire qu'à se reposer dans un coin sombre. Une telle indifférence frappe son employeur. « Allez donc voir le médecin », lui dit-il.

Mlle Soyer va trouver un médecin. Celui-ci l'examine, lui pose une foule de questions, mais ne relève aucun symptôme en dehors des maux de tête. Il prescrit différents remèdes, mais très vite, les douleurs reparaissent.

Plusieurs consultations se succèdent et des médicaments plus actifs sont ordonnés. Un beau jour, la malade parle de troubles visuels qui n'existaient pas à la première consultation. Plus question d'aller au bureau ; sa mère mande le docteur à domicile. Quelques jours après, elle doit être transportée dans une clinique. Le médecin a émis l'hypothèse qu'une tumeur au cerveau devait être à l'origine de ses maux. Ce diagnostic rend nécessaire l'envoi à l'hôpital de la jeune Soyer qui sera mise en observation.

Comment payer tous ces frais ?

Toute hospitalisation est, pour chacun, grosse de conséquences. D'abord, parce qu'elle souligne la gravité du mal ; ensuite, parce qu'un séjour dans une clinique revient extrêmement cher.

Mlle Soyer, comme tant d'autres, s'épouvante au seul mot de « clinique ».

Elle vit avec sa mère, son frère et sa sœur ; le frère a 18 ans et est élève-ingénieur ; sa sœur a 15 ans et va encore à l'école. Le père est décédé il y a cinq ans. Il était employé de chemins de fer et Mme Soyer touche une pension convenable pour elle-même et ses deux enfants mineurs. Que Marguerite Soyer participe aux dépenses du foyer commun, est bien naturel. Sa contribution mensuelle est de 80 marks, le reste de son salaire alimentant son budget particulier qui comprend l'habillement, les vacances, etc.

Evidemment, elle pourrait encore payer des consultations médicales ; une brève maladie ne romprait pas l'équilibre de son budget. Mais un alitement prolongé, avec opération et séjour à la clinique, signifierait misère et noirs soucis.

Heureusement, Marguerite Soyer n'a nul besoin de subvenir aux frais de médecin, de médicaments et de séjour à la clinique. Elle est assurée obligatoire contre la maladie et membre d'une grande caisse d'assurances sociales allemande qui perçoit chaque mois une cotisation de RM. 12,40 dont l'employeur règle un tiers, et elle les deux tiers.

La clinique se charge donc de la malade sans la moindre dépense pour cette dernière qui est aussitôt l'objet de toutes sortes d'examen médicaux dont la note sera présentée à la caisse-maladie. L'hypothèse d'une tumeur au cerveau est confirmée par de nombreux examens radiographiques et l'espoir qu'elle pourrait se résorber diminue chaque jour, car l'état du sujet empire. Finalement, il ne reste qu'un recours : l'opération, avec tous ses risques ; et il s'agit du cerveau, l'organe le plus compliqué du corps humain.

Dans les mains du spécialiste

Si une opération au cerveau a cessé d'être une inconnue, elle reste, heureusement, tellement rare qu'en règle générale le chirurgien n'est pas appelé à la pratiquer ; elle demeure délicate, dangereuse et l'on évite de l'entreprendre si l'expérience fait défaut à cet égard. Il n'y a que peu de spécialistes qui

s'entendent à ouvrir la boîte crânienne et, d'une main experte, à couper dans le cerveau. L'un des plus éminents est le professeur Tönnis, de la clinique neuro-chirurgicale de Berlin, et c'est lui qui se voit confier la sténo-dactylographe rhénane.

Son transport à Berlin s'effectue aux frais de la caisse-maladie qui paie l'ambulance jusqu'au train, loue, dans un rapide, un compartiment capitonné, à l'usage exclusif de la malade et de sa mère et règle naturellement aussi l'ambulance de la gare de Berlin jusqu'à

la clinique. La caisse-maladie se charge encore des frais de séjour à la clinique neuro-chirurgicale y compris l'opération et tous autres soins.

On procède à de nouvelles radiographies pour mieux déterminer la position de la tumeur. Ayant longuement pu questionner le professeur Tönnis, la mère et la fille se déclarent d'accord pour l'opération. Le professeur Tönnis va opérer lui-même, sans supplément. Les célébrités médicales de l'Allemagne sont aussi bien au service des adhérents des caisses-maladies qu'à celui des

A Bad Ems: Mlle Marguerite Soyer en convalescence dans la célèbre ville d'eau





Le professeur Wilhelm Tönnis, chef de la clinique universitaire de neuro-chirurgie de Berlin, l'un des chirurgiens du cerveau les plus réputés d'Allemagne

particuliers les plus cossus. Donc, le docteur Tönnis ouvre la boîte crânienne, constate que la tumeur est « de la bonne espèce », c'est-à-dire qu'elle peut être enlevée sans danger et sans dommage pour la substance cérébrale. Il en fait l'ablation. L'opération dure plusieurs heures ; elle absorbe l'éminent spécialiste en un effort de concentration presque surhumain. Enfin, le sujet est considéré comme sauvé. Après plus de huit semaines de soins attentifs, Mlle Soyer, guérie, peut quitter la clinique.

... et en route pour la montagne

Elle est sauvée, mais encore faible et à ménager. Le retour à Düren a lieu à nouveau dans un compartiment capi-

tonné des chemins de fer, avec sa mère. Une fois de plus, la caisse-maladie supporte les frais de voyage pour la mère et la fille. Elle fait mieux encore : elle envoie la convalescente se reposer quatre semaines à Bad Ems, célèbre ville d'eau située sur la Lahn. La jeune fille y reste jusqu'au moment où, complètement rétablie, elle peut reprendre son travail à l'usine.

Dix-neuf semaines se sont écoulées depuis l'instant où elle a cessé le travail jusqu'à son retour de convalescence. Pendant six semaines, son employeur a continué à payer à Mlle Soyer son plein salaire de 260 marks. Depuis, elle a touché de la caisse-maladie, en plus des autres prestations, une indemnité journalière de RM. 4,60 réduite à RM. 1,06 d'argent de poche pour chaque journée passée en clinique. La jeune Soyer n'a encouru aucune dépense du fait de sa maladie. Frais de médecin, cliniques, opération, voyages, convalescence... la caisse-maladie a tout réglé dans son cas comme dans tant d'autres.

Exemple entre mille. Car plus de 60 millions de personnes — y compris les membres de la famille — sont assurées en Allemagne à titre obligatoire contre la maladie, et en sont fort satisfaites. Le surplus de la population appartient aux classes aisées, non assujetties, mais qui peuvent s'assurer à volonté. Plus de 60 millions d'hommes jouissent ainsi de la pleine protection de l'assurance-maladie, qu'ils se foulent le petit doigt ou qu'ils souffrent pendant des mois des plus graves maladies.

Note de frais

	RM.
4 consultations chez un médecin de la ville avec examen détaillé.....	17,—
Médicaments.....	9,—
3 visites à domicile.....	15,—
Transport de la malade à l'hôpital.....	4,—
2 semaines de séjour dans ledit hôpital.....	96,—
Radiographie du crâne et autres examens spéciaux.....	67,—
Transfert dans la clinique neuro-chirurgicale de Berlin:	
Ambulance jusqu'à la gare.....	6,—
Voyage avec sa mère dans un compartiment spécial des chemins de fer allemands.....	244,80
Ambulance dans Berlin.....	8,—
8 semaines et demie de séjour à la clinique de Berlin.....	472,—
Radiographies.....	50,—
Opération (prix laissé à l'estimation du médecin) environ..	2.000,—
Pansements, soins spéciaux.....	75,—
Voyage de retour avec sa mère.....	81,60
Séjour de quatre semaines dans un centre de convalescence y compris les frais de voyage.....	380,—
Total:	3.525,40

Ces dépenses auraient été facturées à la sténo-dactylographe Marguerite Soyer, si elle avait dû régler elle-même les frais de sa maladie



Bas de réputation mondiale

des

plus grandes fabriques de bas européennes
J. KUNERT & SOHNE, WARNSDORF, ALLEMAGNE



*Brillante
et souple*

la plume

Kaweco

glissera, légère, sur
votre papier

Dans toutes les bonnes maisons, nos représentants se feront un plaisir de vous présenter les créations modernes de **Kaweco**



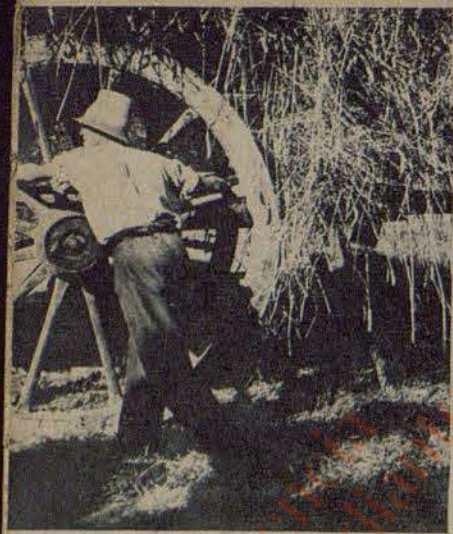
« Signal » se rend dans une ferme gasconne. La moisson bat son plein. Senteurs des champs, soleil ardent à souhait, tout concourt à idéaliser aux yeux du reporter les traits de cette jeune paysanne dont la mère est au lavoir, dans la cour

Reportage photographique d'André Zucca:

Le paysan de France

et de toute l'Europe demeure le même: la paysannerie est le fondement sur lequel repose notre civilisation. Nul ne doit y porter atteinte.





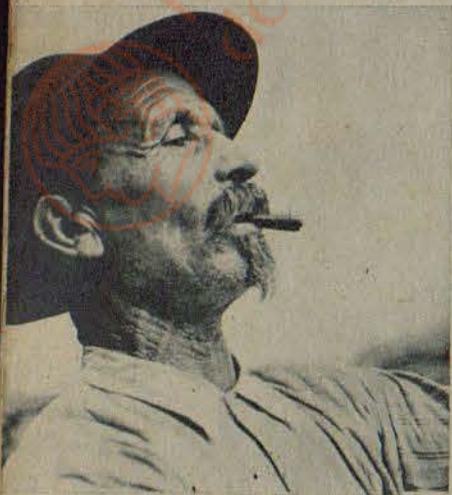
La charrette pour la moisson n'a pas, en Gascogne, le même aspect qu'en Suède. Sa forme est fonction du sol.



Le casse-croûte désigne ici le goûter et la pause. Les noms diffèrent à travers les terroirs de l'Europe, mais l'usage est partout le même.



L'attelage, comme la charrette, varie et présente une couleur locale tout aussi « enracinée » au sol. Comme ailleurs, il est ici fort pittoresque.



Le paysan gascon, comme tout paysan d'Europe, est le maître sur sa terre. Il a un caractère vigoureusement dessiné.



Le vin rouge ne coule certes pas sur la table de toutes les fermes d'Europe. Mais le pain du paysan est ici, comme partout, le meilleur de la région.



Le labeur du paysan est partout également pénible. Pourtant, en Gascogne, le cultivateur a le rire plus facile que partout ailleurs en Europe.

Paysan de France

QUELQUES années avant la guerre, je parcourais en touriste le sud de l'Angleterre en compagnie d'un ami anglais. Je lui avais proposé d'éviter les grandes autostrades, et de faire un voyage en zigzag de Londres à Bristol par Swindon, puis de descendre, à travers les Downs vers le Kent. Ce qui me surprenait le plus, au cours de ce voyage, c'était le caractère peu agricole des villages anglais comparés à ceux du continent européen que je connaissais depuis la France jusqu'à la Bulgarie et depuis la Sicile jusqu'à la Suède. Dans l'ouest et le sud de l'Angleterre, on ne trouvait pas de vrais villages. Partout, dans les régions que nous parcourions, on avait l'impression d'une banlieue parsemée de villas se rattachant à cet assemblage géant de villes qu'est Londres ou à l'un des grands ports.

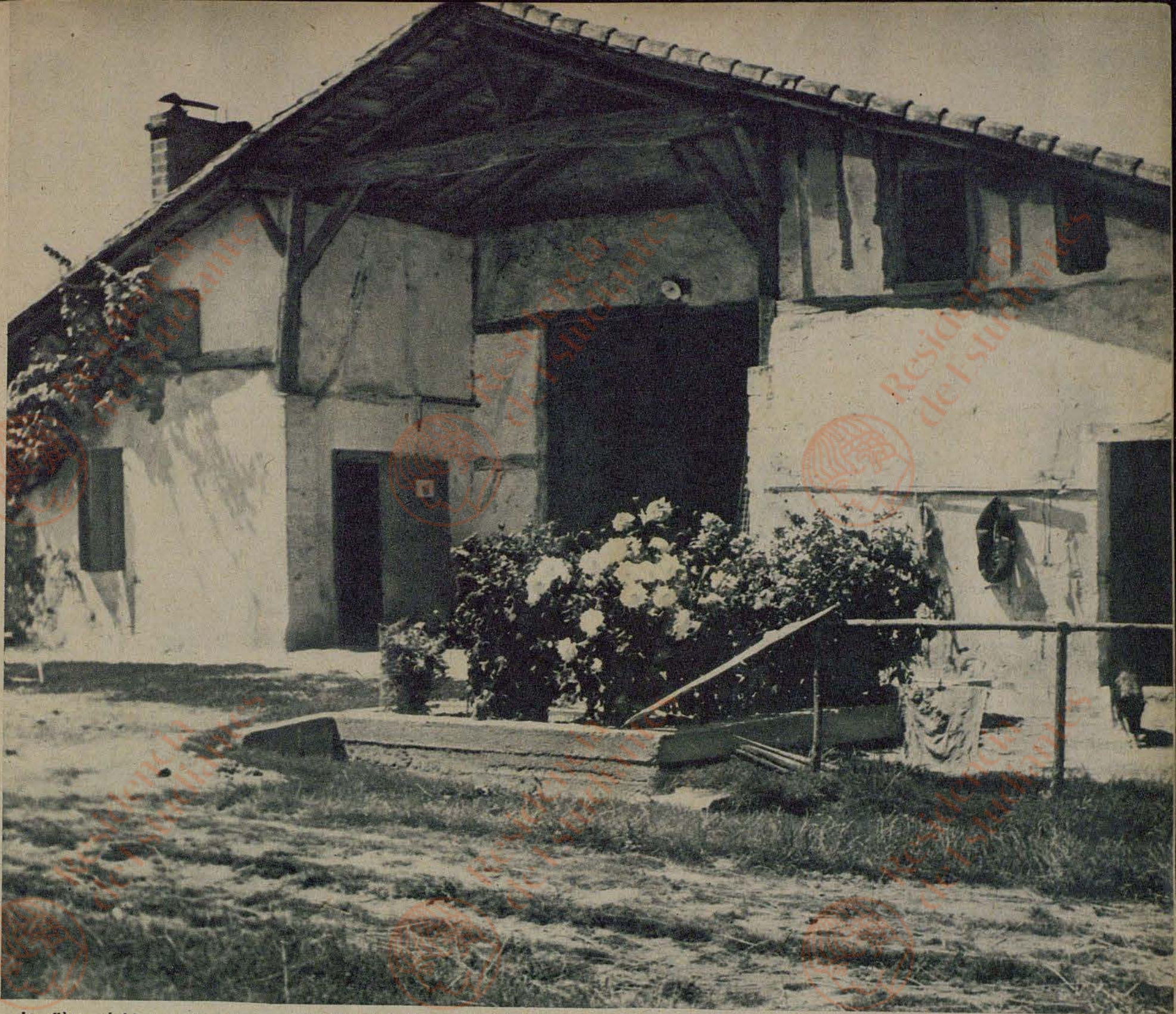
Dans un de ces « villages » anglais où nous avons séjourné plus longtemps, je constatai avec étonnement que sur les 500 habitants 4 seulement étaient des paysans. Vingt familles venaient de s'établir là, ayant récemment quitté la ville; c'étaient des retraités, anciens employés d'Etat ou professeurs. Le reste se composait de boutiquiers, d'artisans et d'ouvriers. Et ce village ne se trouvait point dans le voisinage immédiat de Bristol, de sorte qu'on ne pouvait pas attribuer à la seule influence de la proximité d'une grande ville la disparition presque totale du paysan de la campagne anglaise.

Les villages anglais me revinrent à la mémoire lorsque la rédaction de « Signal » me montra ces photos de paysans français. Celles-ci se passent de commentaires. Elles présentent, dans un paysage français, le paysan européen tel qu'il est, non seulement en France, mais partout sur le continent.

Au XIX^e siècle, la société négligeait le paysan, concentrant son intérêt uniquement sur les grandes villes, non seulement au point de vue économique, mais aussi du point de vue spirituel. Les comédies de cette époque nous représentent les paysans comme des lourdauds. L'Angleterre qui, aujourd'hui encore, vit essentiellement dans l'esprit du siècle dernier a sacrifié ses paysans. Mais l'Europe les a conservés et elle a bien fait. Puis, avec l'évolution des idées, au début du XX^e siècle, on a parfois idéalisé le paysan. Mais aujourd'hui, cette époque est également dépassée. Partout en Europe, l'image du paysan balourd ou du campagnard idéalisé a été remplacée par celle du paysan conscient de sa valeur et estimé de tous. Voici l'un des résultats les plus importants de l'évolution moderne.

← Une coutume européenne. La dernière gerbe qui quitte les champs pour la grange se voit décorer d'un bouquet, hommage de l'homme à la nature, manifestation de sa reconnaissance envers les forces divines de la terre nourricière.





La fière résidence du paysan

Les fermes de France sont généralement très vieilles. Elles remontent au temps où il fallait préserver la moisson contre les incursions de bandes armées. Le plus souvent disposées en carré, elles s'abritent derrière d'épaisses murailles. Cependant de-ci de-là, le regard émerveillé du promeneur découvre, comme ici, l'intérieur de l'une d'elles

Terre de France — terre d'Europe. Partout le prestigieux miracle des champs lourds d'épis mûrs, suivi après la moisson du long soupir des terres délivrées de leurs fruits



Paysans de France :

Mobilisation des réserves

Une guerre cause bien des maux, mais elle apporte, par contre, un enseignement qui est un bien. Le paysan français en a fait l'expérience

LA « douce France », le pays béni du vin et du bon pain blanc, la terre qui donne tout en abondance, ne peut-elle être comparée à un immense jardin, avec des villages florissants et d'heureux cultivateurs? Des milliers de touristes sont venus à Paris, ont visité la Ville Lumière et ont pensé que c'était là toute la France. Mais d'autres ont vu la province et la campagne. Ils ont compris alors quelles forces elles renferment et que Paris, dont tout Français peut être fier, n'est cependant pas uniquement la France.

Celui qui a visité le sud et le sud-ouest de la France a pu constater, dans le massif central ou en Provence, que de grandes étendues de terrains étaient couvertes de broussailles et de chardons. Les paysans interrogés répondaient que cela ne valait vraiment pas la peine de cultiver ce sol, puisque l'Algérie et le Maroc fournissaient fruits et légumes à meilleur compte qu'on ne les obtenait en France. A quoi bon tant de peine? On avait les greniers à blé de l'Afrique du Nord, ses plantes oléagineuses et ses millions de litres de bon vin rouge que l'on importait si facilement. Le paysan français pouvait donc s'épargner une culture inutile. Il vendait son champ et même s'il ne trouvait pas d'acheteur, il préférait venir, avec tout ce qu'il possédait, s'installer dans la ville voisine. Là, au moins, il y avait un bistro où l'on pouvait trouver joyeuse compagnie. De leur côté, les femmes n'avaient plus tant de chemin pour aller à l'église, et, en outre, elles pouvaient mieux faire leurs achats. On trouvait plus facilement le pain, la viande et les légumes dans les boutiques. Pourquoi se tourmenter inutilement...

Mais depuis que la France est coupée de l'Afrique du Nord, bien des choses ont changé. Le grenier à blé est fermé, le pain est rationné, la graisse est plus rare que jamais et on n'obtient plus le vin qu'avec des cartes. D'autres choses encore ont changé. La France qui, durant des années, ne savait que faire de son sol fertile, et dont les produits ne pouvaient concurrencer ceux d'outre-mer, sur le marché mondial, la France s'est trouvée tout à coup placée dans une économie européenne qui lui offre des possibilités d'écoulement illimitées pour les produits de son sol. « Faire de l'agriculture » est devenu une occupation intéressante et lucrative, car non seulement le marché intérieur, mais aussi l'exportation est d'un bon rapport.

En France, les réserves qui sommeillent dans le sol sont plus considérables que dans n'importe quel autre pays du continent. Il est difficile de les exprimer en chiffres précis; mais, d'après des estimations très sûres, la France pourrait nourrir, non pas 40, mais 80 millions d'hommes, si elle cultivait

entièrement son sol pour obtenir des rendements moyens. En France des millions d'hectares de sol excellent sont restés en jachère. Depuis 1912, ainsi donc depuis plus de 30 ans, le sol non cultivé s'est élevé de 2 à 5,5 millions d'hectares. L'exode rural s'est accru en proportion et beaucoup de Français sont allés vers les villes. Quant à ceux qui continuent à cultiver la terre, ils ne lui font pas rendre tout ce qu'elle pourrait donner. On travaille juste pour entretenir la ferme et avoir un modeste excédent d'argent comptant, le reste peut demeurer en friche. Et pourtant, aucun pays ne jouit d'un climat aussi favorable et ne possède un sol aussi fertile que la plus grande partie de la France. La période de végétation est plus longue qu'en Allemagne, par exemple, de même qu'on peut, sans difficulté, entreprendre une culture intermédiaire entre la moisson et la culture d'automne. Le paysan français peut cultiver presque partout le blé le plus délicat. Il obtient en moyenne un rapport de 16 quintaux par hectares. En Allemagne, où les conditions sont beaucoup moins favorables, on obtient 23 quintaux. Les vignobles français prospèrent sans grand travail, dans les vallées de la Loire et de la Gironde, au milieu d'immenses jardins, tandis que les vigneron allemands doivent entretenir leurs vignes sur des pentes arides et au prix de grands efforts. La France pourrait être le grenier à blé de l'Europe industrielle. Elle pourrait livrer des primeurs et des fruits en quantité, et elle trouverait un débouché favorable dans toute l'Europe.

Il a fallu longtemps pour qu'on se rende compte en France de ces possibilités; mais il semble maintenant que le premier pas soit fait, bien que le mot de Cathala : « L'or est caché dans le sol français », n'apparaisse pas au paysan français comme une vérité évidente, mais comme une découverte. On peut déjà signaler d'heureux débuts dans l'intensification de la production pour alimenter le marché. La culture des plantes oléagineuses en est un exemple. Dans le nord-est de la France, de grandes étendues de territoires en jachères ont été mises en exploitation. On a créé là récemment une sorte de culture-modèle. Le paysan français peut se rendre compte que les statistiques sur les réserves du sol ne sont pas seulement des chiffres abstraits, mais répondent à des réalités.

La France est en train de remettre en honneur sa paysannerie, ce qui n'est que juste et logique, puisque le peuple français, malgré ses préférences pour la vie citadine est un peuple attaché à son sol et au caractère fortement rural.

Pour se rendre au baptême dans l'église, à travers le cimetière, on passe devant les tombes des ancêtres que la Gascogne, à l'égal de toutes autres régions, entoure de ses soins les plus attentifs. C'est que partout la vie du paysan européen vibre en étroite harmonie avec la terre, avec les hommes et avec Dieu, constituant par là même la plus sûre des garanties contre ce qui est étranger à la substance européenne

La beauté de la chevelure

par le
traitement

Dralle



Lohse Uralt Lavendel a subi, en quantités, certaines restrictions. Mais sa qualité n'est point changée. Soyez-en économes: quelques gouttes suffisent à procurer un quart d'heure de fraîcheur et de bien-être. Vous devriez l'essayer. On vit mieux, on travaille plus facilement dans une atmosphère de fraîcheur parfumée.

L'hygiène des dents

Quand on parle des soins à donner aux dents, on pense surtout à leur nettoyage une ou deux fois par jour au moyen d'une brosse à dents et d'un dentifrice. Mais l'hygiène des dents est avant tout une mesure prophylactique contre les maladies organiques.

Une bonne dentition est de première importance pour la santé du corps en général. La science vient de reconnaître les rapports étroits entre les maladies des dents et celles des organes.

Depuis plus de 10 ans la maison Chlorodont cherche à éclairer le public sur l'hygiène dentaire. Ne manquez pas de lire les renseignements intéressants qui paraîtront dans les prochains numéros de ce périodique.

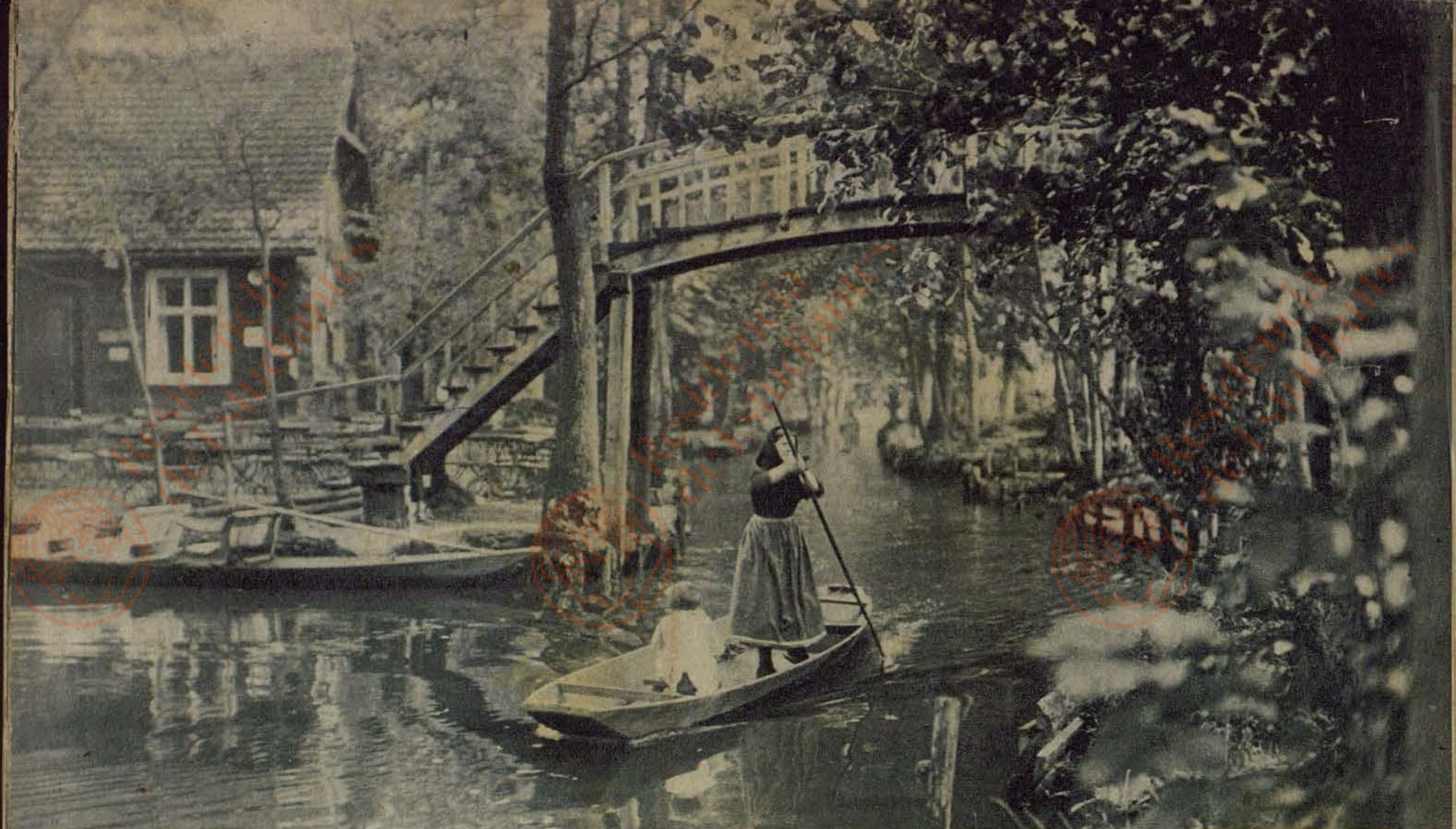
Chlorodont

vous explique comment soigner vos dents.



Les soutien-gorge et les gaines FELINA se distinguent par leur élégance. Grâce à eux, votre taille gardera la ligne moderne.

FELINA Mannheim



La rivière au cœur du Spreewald: Sous de hauts ponts de bois, le long de grasses prairies et de vieilles guinguettes paysannes, elle mène en pleine forêt. Il faut une heure et demie de train ou une pittoresque croisière sur la Sprée pour sortir de Berlin et pénétrer le silence enchanté de ces bois



Instantané sur un vapeur de la Sprée: au cours d'une excursion dominicale de la KDF, de jeunes Françaises admirent le paysage de la Marche de Brandebourg



Le château de Köpenick. Au confluent de la Dahme et de la Sprée se trouve Köpenick, but d'excursions d'où l'on se rend sur les hauteurs boisées des Müggelberge

A UNE HEURE ET DEMIE DE BERLIN

Une excursion dans le Spreewald

Les environs de cette métropole géante qu'est Berlin sont charmants, riches en lacs, en cours d'eau et en forêts. L'étranger n'arrive parfois à les connaître qu'après un long séjour à Berlin. Une série de reportages photographiques, que « Signal » ouvre avec le présent article, va aider les lecteurs amateurs de plein air à explorer à leur aise, en quelques sorties, ces paysages trop peu connus du bassin de la Havel et de la Sprée

DANS l'ouest s'étend le Grunewald, le « Bois de Boulogne » de la capitale du Reich. Les Français de Berlin ont appris à l'aimer avec une sorte de ferveur qui croît d'année en année. Le Grunewald, c'est l'endroit rêvé pour fuir ses soucis et se retremper dans la nature. Ainsi, se rendre au « Bois » remet inmanquablement l'âme d'aplomb, lorsque les ennuis de l'heure présente y ont porté le trouble.

L'est de Berlin que sa position éloigne encore un peu plus de la « douce France » a mis bien plus longtemps à s'attirer les sympathies des Français résidant à Berlin. La découverte de la zone inconnue s'est faite par étapes, au rythme lent des péniches qui remontent la Sprée. Cette pénétration progressive, favorisée par la KDF et ses bateaux à vapeur, a conduit à une exploration approfondie, et aujourd'hui bien des Français connais-

sent le pays qui s'étend de Köpenick à Cottbus beaucoup mieux que nombre de Berlinoises qu'une orientation naturelle porte depuis des générations vers l'ouest.

A bien des égards Köpenick rappelle Vincennes aux Français de Berlin. A Vincennes on se sent nettement sorti de la capitale française ; de même, dès Köpenick on sent le « remous » du Spreewald et une atmosphère qui n'a rien de commun avec celle de la métropole du Reich. On pourrait dire aussi que l'influence de Cottbus rayonne jusqu'à Köpenick. Ici, le terroir du Brandenburg alterne avec l'influence de Berlin qui, en remontant le cours de la Sprée, rejoint ses propres origines. Tout cela est assez loin dans l'est, tandis que la banlieue élégante de l'ouest respire par le Grunewald, qui sur les traces du Bois de Boulogne prend de plus en plus le caractère d'un vaste parc.

↓ Sur la plage de Straupitz dans le nord du Spreewald. Ses lacs et ses innombrables bras de rivière ont valu à la région du Spreewald les sympathies particulières des amateurs de canoë et d'aviron

